l'actualité

l'actualité

POITOU-CHARENTES

■ JANVIER ■ FÉVRIER ■ MARS ■ 2007 ■ N° 75 ■ 5,5 € ■

CENTENAIRE

MENDES FRANCE

UNE VISION POLITIQUE DE LA SCIENCE

FESTIVAL BD ANGOULÊME 2007 : LEWIS TRONDHEIM

POITIERS : LYCÉE KYOTO «ZÉRO ÉNERGIE FOSSILE»

UNE ÉCOHISTOIRE DU MARAIS POITEVIN

9 782911 320194

APRÈS SEULEMENT TROIS SEMAINES DE RÉGIME À L'ORTIE, NOUS COMMENCIONS À OBSERVER DE SUBTILES CHANGEMENTS CHEZ ONCLE BERNARD

Glen Baxter 2006

sommaire

4 **PIERRE MENDÈS FRANCE**

6 **RECHERCHE**

9 **CRÉATION**

10 **CULTURE**

13 **ROUTES**

15 **SAVEURS**

16 **BANDE DESSINÉE**

17 **34E FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA BANDE DESSINÉE**

18 **LEWIS TRONDHEIM, LE POUVOIR AU DESSIN**
Lewis Trondheim est grand prix 2006 de la ville d'Angoulême et président du 34e Festival international de la bande dessinée.

20 **JUHYUN CHOI, DES MANHWAS AU 9e ART**
Auteure et plasticienne, Juhyun Choi développe trois projets d'ouvrages de bande dessinée à Angoulême.

22 **GÉRALD GORRIDGE, ANCRAGE VIETNAMIEN**
Après une douzaine de séjours à Hanoï, Gérald Gorridge raconte sa relation de «cœur et d'artiste» avec le Vietnam.

26 **UN LYCÉE 100% KYOTO**
Un lycée ne consommant aucune énergie fossile doit ouvrir ses portes en septembre 2009 à Poitiers dans le quartier de Saint-Eloi. Quelles solutions les architectes ont-ils adoptées pour réaliser cet objectif ambitieux ?

32 **UNE ÉCOHISTOIRE DU MARAIS POITEVIN**
A partir d'un ensemble d'archives pour la plupart inédites, le chercheur Yannis Suire dessine une histoire totale, depuis le XVIe siècle, du Marais poitevin et de ses habitants.

35 **LA BIBLIOTHÈQUE DE TERRES DU POITOU-CHARENTES DE KÔICHI KURITA**
L'œuvre de l'artiste japonais invité à Poitiers commentée par un géographe de l'Université de Poitiers, Samuel Arlaud.

38 **FRANÇOIS PEYRAT, BEAUTÉ DE L'IMPERFECTION**
«L'artisan transforme la matière en objet, l'artiste y insuffle une charge émotive». Entretien avec le céramiste sur la terre, la pratique et l'esthétique du Raku.

40 **VICTOR-GUY DUPERRÉ, UN HÉROS MODERNE**
Le récit par Eric Brothé du destin exceptionnel de l'amiral rochelais Victor-Guy Duperré (1775-1846) offre une plongée dans l'histoire maritime, sociale et politique de la France.

43 **LACLOS, LES LIAISONS DE L'ÎLE D'AIX**
Marie-Dominique Montel a réalisé pour France 3 un documentaire sur l'écriture des *Liaisons dangereuses* par Choderlos de Laclos.

44 **SHACKLETON, HÉROS DES GLACES**
En ouverture de l'année polaire internationale, l'exposition présentée à la Corderie royale de Rochefort jusqu'au 24 juin 2007 met en scène l'épopée de Sir Ernest Shackleton vers le pôle Sud de 1914 à 1917.

46 **DE LA CHIMIE POUR LES CHEVEUX**
Shampoings, brushings, colorations, permanentes sont des expériences chimiques du quotidien. Explications.

48 **CULTURE SCIENTIFIQUE**

édito

Il y a cent ans naissait Pierre Mendès France. C'est l'un des hommes du XXe siècle dont la pensée et l'action sont toujours vivaces, toujours considérées comme des références. Il ne s'agit pas de faire vivre le culte du souvenir mais de constater que sa vision politique est éminemment actuelle. Citons par exemple son attachement à l'éducation dès le plus jeune âge, son souci de la rigueur et de la discipline, son innovation dans le domaine des institutions. Dans sa philosophie de l'action, le sens de la responsabilité individuelle doit être conforté par des institutions garantes d'un dessein collectif. Modestement et depuis toujours, *L'Actualité Poitou-Charentes* rend hommage à Pierre Mendès France par le contenu et la diversité de ses sommaires.
On peut anticiper sur les problèmes de la planète et, au-delà du discours, agir concrètement. C'est le cas du lycée Kyoto en construction à Poitiers, qui fait l'objet d'un dossier dans cette édition de *L'Actualité*. De façon novatrice, les compétences des architectes répondent aux préoccupations environnementales placées au cœur d'un projet éducatif.
L'artiste japonais Kôichi Kurita n'est pas si loin de cette démarche car, en collectant les terres du Poitou-Charentes et en nous les donnant à voir, il nous conduit vers une conscience planétaire.

Didier Moreau

En couverture : Pierre Mendès France par Fabrice Neaud.

l'actualité

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00
Internet : www.maison-des-sciences.org
E.mail : jl.terradillos@pictascience.org
Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 50 ■ Directeur de la publication : **Jean-Claude Desoyer**
Directeur délégué : **Didier Moreau** ■ Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos** ■ *Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel*
CPPAP : 68 797 ISSN 0983-8856 ■ Dépôt légal : 1er trimestre 2007
Conception – Réalisation :
Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier
Fred Briand Graphiste – Poitiers ■ Imprimerie Sajic-Vieira – Angoulême.

PIERRE MENDÈS FRANCE

Une vision politique de la science

Quand on évoque le nom de Mendès France, on pense décolonisation, accords de Genève mais moins politique en faveur de la recherche scientifique. Pourtant, toutes les réalisations de de Gaulle en la matière s'appuient sur les réalisations et les réflexions mendèsistes pendant (1954-1955) et après (1955-1958) sa présidence du Conseil.

La politique locale : Pierre Mendès France à Gaillon dans l'Eure en 1955.

Coll. Michel Mendès France

Cette présentation a été réalisée à partir de «La France et la politique de recherche au XXe siècle. L'enjeu historique de l'institutionnalisation» et de «Pierre Mendès France et la recherche scientifique. Le sens d'une action gouvernementale» de Vincent Duclert, dans *Le Gouvernement de la recherche. Histoire d'un engagement politique, de Pierre Mendès France à Charles de Gaulle (1953-1969)* dirigé par Alain Chatriot et Vincent Duclert, éditions La Découverte, 2006.

Cette action de Pierre Mendès France pour le développement, la réflexion, l'organisation de la recherche scientifique en France s'opère en deux temps : le temps du gouvernement et celui des colloques.

LA RECHERCHE AVANT MENDÈS FRANCE

Dans l'entre-deux guerres, l'engagement politique d'un groupe de savants et l'émergence d'un personnel politique soucieux de l'organisation de la recherche aboutissent à une première conception de la politique scientifique et à sa partielle institutionnalisation. Le CNRS est créé en 1939 avec la double mission de coordonner la recherche civile mais aussi de la produire au sein de laboratoires propres et de la soutenir dans le cadre universitaire. Après la Seconde Guerre mondiale, la recherche n'est pas une priorité gouvernementale. C'est avec Pierre Mendès France que le rapprochement des scientifiques et des politiques débouche finalement sur la constitution d'un impératif politique pour la recherche et la conception d'une autorité gouvernementale. Ce dernier regrette en 1953 que la France n'ait pas reçu de prix Nobel scientifique depuis 1937. «Par son pouvoir de créer des richesses intellectuelles et matérielles, par sa capacité à doter le pays d'un rayonnement international, par sa contribution à la réforme de l'enseignement, cette politique [scientifique] permettrait de refaire de la France une nation forte et prospère», écrit-il.

LE TEMPS DU GOUVERNEMENT

De juin 1954 à février 1955, la politique de Pierre Mendès France a débouché sur trois créations : l'installation du président du Conseil comme chef de la recherche, la création d'un secrétariat d'Etat à la recherche scientifique et au progrès technique, et le prolongement opérationnel du Conseil supérieur de la recherche scientifique et du progrès technique (CSRSPT).

La création du secrétariat d'Etat rattaché directement au président du Conseil témoigne de deux choses : Pierre Mendès France voulait renforcer les pouvoirs de Matignon et installer la politique scientifique comme une priorité. Avec cette solution novatrice, selon laquelle le secrétariat d'Etat reçoit délégation spéciale de chaque ministre de tutelle et devient secrétaire d'Etat délégué polyvalent, il s'agissait d'amener des organismes très divers à collaborer sans pour autant bouleverser les structures existantes, ni briser les initiatives ni méconnaître la liberté nécessaire aux activités de recherche.

La création du CSRSPT visait à démultiplier l'action et l'autorité du secrétariat

La méthode Mendès France

Pourquoi et comment Pierre Mendès France a-t-il fait le choix d'une action politique envers la recherche ? Selon Vincent Duclert, plusieurs facteurs expliquent l'efficacité de sa démarche.

UNE ATTENTION PERSONNELLE

Pierre Mendès France était le produit de l'enseignement moderne, loin des humanités classiques. Homme de l'international et du rayonnement de la France, il percevait que la recherche était un axe fort de la coopération entre les Etats et du prestige national. Sa connaissance du droit, sa maîtrise des outils financiers ont pu jouer sur sa conception d'une politique de la recherche fondée sur des moyens, des structures et des règles.

LES CERCLES

Au pouvoir, Pierre Mendès France a pu compter sur des cercles d'amis et de relations qui lui permettent de se doter des meilleurs acteurs. Ces différents cercles se structurent, se croisent et se renforcent à l'occasion d'entreprises intellectuelles, depuis le numéro de la *Nef* de juin 1954, «La science et l'homme», au colloque de Caen.

PÉDAGOGIE PUBLIQUE

Les journalistes présents à Caen en 1956 surent faire passer le message. Pierre Mendès France accordait une grande importance à la pédagogie publique. Dans un domaine austère et technique, il parvint à démontrer que la réflexion sur l'organisation et les fins de la recherche scientifique appartenait à l'ensemble de la collectivité, qu'elle relevait de l'intérêt général et de la souveraineté nationale.

CONCEPTUALISATION

Pierre Mendès France avait la faculté de concevoir des montages intellectuels ou institutionnels susceptibles de pouvoir se concrétiser dans un proche avenir. Pour le domaine de la politique scientifique, il faut noter l'importance et le nombre de réalisations sur une période qui n'excède pas six années.

Actu75.pmd 4 10/01/2007, 09:59

d'Etat. Il élabore la politique scientifique, administre les organismes, coordonne les liaisons de travail. Ce secrétariat fonctionnait comme un laboratoire d'idées qui n'ont pu être réalisées, faute de temps, mais qui fit beaucoup pour la définition des colloques et celle des nouvelles institutions de la politique scientifique du général de Gaulle. La seule décision d'envergure qui fut prise concerne l'atome militaire, avec le projet de construction de sous-marins à propulsion atomique et le lancement d'un programme atomique militaire.

LE TEMPS DES COLLOQUES

Après son départ de l'hôtel Matignon, Pierre Mendès France n'a pas déserté le terrain de la politique scientifique. Au contraire. Non seulement, il défend l'urgence et la nécessité nationale de la politique scientifique mais, de surcroît, il imagine les lieux de cette parole publique en associant aux politiques, les savants et les administrateurs. Ce fut le projet novateur du colloque de Caen qui permit de créer un mouvement collectif de réflexion qui n'a jamais eu d'équivalent depuis et dont beaucoup se souviennent avec une grande émotion. Cette rencontre, organisée par Pierre Mendès France et Jean-Louis Crémieux Brilhac, eut lieu en novembre 1956. Elle fut un grand succès et déboucha sur de nombreuses réalisations concrètes. On lui doit la naissance de comités d'action régionale scientifique. Grâce à ses conclusions, Pierre Mendès France put déposer un projet de résolution en décembre 1957 devant l'Assemblée nationale reprenant les 12 points de Caen. En juin 1958, Charles de Gaulle dote le pays d'un discours volontariste, d'une structure supérieure, de moyens croissants. Sur le plan des principes et des idées, comme sur celui des équipes et des institutions, les fondations d'une politique scientifique publique et nationale ont été établies grâce à l'action de Pierre Mendès France.

«Depuis cet âge d'or, note Vincent Duclert, la recherche scientifique et technique publique est en déclin. Elle n'est aujourd'hui plus une priorité pour les politiques. Notre objectif avec cet ouvrage est de donner des clés pour le présent de la recherche.» ***A.-G. T.***

La morale et l'efficacité

Son fils, Michel Mendès France, polytechnicien et professeur émérite de mathématiques à l'Université de Bordeaux nous livre quelques souvenirs.

L'Actualité. – Que retenir de l'action, de la pensée de votre père ?

Michel Mendès France. – Parmi la multitude de réponses que je pourrais faire : la morale et l'efficacité. Mon père a su montrer que ces deux qualités ne sont pas antinomiques. Ces aspects ont d'ailleurs fini par impressionner les gens. Certains s'en sont souvenu comme Michel Rocard ou Pierre Mauroy.

Ce que je ne veux pas transmettre, c'est l'image d'un commandeur. C'était un homme comme un autre, avec ses faiblesses et ses particularités. Il aimait beaucoup rigoler et nous emmenait écouter les chansonniers, souvent corrosifs d'ailleurs, des Deux Anes ou des Trois Baudets.

Sa politique scientifique.

Ce n'est pas un sujet que j'ai beaucoup abordé avec lui. Mais déjà, en 1954, il râlait parce que la France n'avait pas eu de prix Nobel depuis 1937. Il s'est rapidement rendu compte qu'un Etat devait avoir une politique scientifique et il s'est attelé de façon novatrice à développer cette sphère. Et moi, depuis vingt ans, je râle en tant que chercheur parce que les gouvernants ignorent la science. Or, je pense que c'est dangereux.

La cinquième République.

Il a toujours combattu cette constitution avec ce président élu au suffrage universel détenteur de tous les pouvoirs et avec qui le jeu de la démocratie ne peut plus se jouer. Il faut relire ce qu'il a écrit dans *La République moderne*, cela donne à réfléchir.

Des liens avec Poitou-Charentes ?

En 1940, alors que le gouvernement provisoire était à Bordeaux, nous avons acheté une maison à Jarnac, juste en face du cimetière où repose aujourd'hui François Mitterrand ! Nous l'avons habitée à peine une ou deux semaines en juin 1940. Et elle fut revendue dans les années 1950.

Propos recueillis par Anh-Gaëlle Truong

Coll. Michel Mendès France

La passion d'expliquer : Pierre Mendès France et son petit-fils Tristan en 1982.

BIOGRAPHIE

Né en 1907 à Paris, Pierre Mendès France obtient son bac à 15 ans. Il devient le plus jeune avocat de France en 1927 et le plus jeune député de France en 1932. Maire de Louviers, il devient sous secrétaire d'Etat au Trésor en 1938. Pendant la guerre il rejoint de Gaulle. Il est président du Conseil de juin 1954 à février 1955. Ce gouvernement de seulement 7 mois marque l'histoire de la IVe République et reste encore vivace dans les mémoires. Mais la guerre d'Algérie empoisonne le climat politique. Le 5 février 1955, l'Assemblée nationale refuse sa confiance à Pierre Mendès France qui démissionne.
Il s'éteint le 18 octobre 1982.
Il aura des funérailles nationales.

EN SAVOIR PLUS

Le vidéoblog de l'Institut Mendès France, créé par Tristan Mendès France, le petit-fils de Pierre, rassemble des témoignages : www.mendes-france.fr
A paraître chez Gallimard une biographie écrite par Eric Roussel.

A Poitiers, l'Espace Mendès France consacre une soirée à l'action de Pierre Mendès France envers une politique scientifique le 25 janvier 2007.

Actu75.pmd 5 10/01/2007, 09:59

JEAN-CLAUDE BOURDIN

Diderot et la question de l'entrée en matière

Figure familière de l'histoire des idées, Diderot n'en a pas moins développé une pensée qui ne se laisse pas si facilement apprivoiser et suscite toujours de nouvelles approches. Son étonnant *Rêve de D'Alembert* fait ainsi aujourd'hui l'objet d'une encyclopédie éditée par le CNRS. Professeur de philosophie, chercheur au Centre de recherche sur Hegel et l'idéalisme allemand de l'Université de Poitiers et auteur de *Diderot. Le matérialisme* (PUF, 1998), Jean-Claude Bourdin a codirigé cet ouvrage qui se propose de jalonner une démarche intellectuelle toujours en mouvement.

Comment aborder la pensée de Diderot ? Celle-ci prend des libertés, celles de convoquer toutes les innovations scientifiques de son époque et de se déguiser sous la forme de dialogues au ton léger. Comment faire le tour d'une conception du monde qui, selon Jean-Claude Bourdin, repose «sur l'idée de rencontres aléatoires de molécules, d'événements, de personnes, de paroles, d'idées» ? Voilà le défi auquel a dû répondre le groupe de travail créé en 1999, dans le cadre du Cerphi[1], sur le *Rêve de D'Alembert*. «Pour reprendre une idée de Deleuze, on peut dire que lorsque Diderot se met à penser, il ne commence jamais par le commencement, parce qu'il n'y en a pas. Autrement dit : tout commencement est déjà la suite d'un développement précédent.»

Animé à la fois par un esprit facétieux et une envie de mettre à l'épreuve sa pensée et ses convictions matérialistes, Diderot écrit durant l'été 1769 un texte dense et plein d'audace. A travers trois dialogues, il opère une subtile vulgarisation des formes les plus modernes de la réflexion scientifique de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il veut prouver que la sensibilité est présente dans la matière et que cette force physiologique peut expliquer la pensée, et l'unité de chaque individu.

Le livre édité par le CNRS se propose de développer ce que l'intellectuel des Lumières n'a volontairement pas détaillé dans le souci présumé de ne pas freiner le mouvement de son texte. Au-delà du clin d'œil appuyé à *L'Encyclopédie* de D'Alembert et Diderot, sa structure poursuit le chemin non linéaire qu'emprunte la pensée du philosophe matérialiste. En bon touche-à-tout, celui-ci se place à la croisée de plusieurs domaines : philosophie, mécanique, physiologie ou encore tératologie. C'est pourquoi le groupe de travail a aussi fait appel à des historiens des sciences.

«Diderot commence en se plaçant au milieu : n'importe quelle notion est comme un carrefour, un nœud d'où plusieurs directions peuvent être tirées», note Jean-Claude Bourdin. Cette nouvelle encyclopédie propose 187 entrées qui correspondent à des termes du texte (notions, noms propres ou métaphores). Des définitions précèdent chacun de ces articles. Un système de renvois permet un parcours transversal et une toile des notions, sorte de carte de l'ouvrage, balise l'ensemble à partir de termes majeurs (matière, pensée, volonté) pour une lecture thématique. Ces entrées sont autant de clés pour aborder de manière non dogmatique la pensée de Diderot, celle d'«un monde sans sens, et pourtant gai, intéressant, pour quiconque l'aborde avec le goût de s'instruire, de se perfectionner et de se laisser dérouter». Une conception qui embrasse tous les modes de représentation de son époque et se laisse la liberté de n'en épouser aucun.

Alexandre Duval

Encyclopédie du Rêve de D'Alembert *de Diderot*, sous la direction de Sophie Audidière, Jean-Claude Bourdin et Colas Duflo, CNRS Editions, 423 p., 45 €

1. Centre d'études en rhétorique, philosophie et histoire des idées. www.cerphi.net www.diderotp7.jussieu.fr/diderot

Christian Vignaud - Musées de Poitiers

Jusepe de Ribera (1591-1652), Saint ermite entouré d'autres figures, Ensba, Paris.

SPLENDEURS BAROQUES DE NAPLES

Plus de cent dessins des XVIIe et XVIIIe siècles de l'école napolitaine, issus des collections publiques françaises, sont présentés au musée Sainte-Croix de Poitiers (commissaire Anne Péan, scénographe Nicolas Soulabail) jusqu'au 4 février. Cette exposition reconnue d'intérêt national par le ministère de la Culture constitue l'un des sept volets d'un événement organisé en France à l'initiative du musée du Louvre (commissaire générale Catherine Loisel).

Le Corps des Lumières

Après *Renaissances du Corps en Occident 1450-1650* (*L'Actualité* n° 68), Sébastien Jahan publie *Le Corps des Lumières, émancipation de l'individu ou nouvelles servitudes ?* Dans ce deuxième volet, l'auteur présente un siècle des Lumières connu pour être celui du progrès et des libertés, et démasque les paradoxes qu'ils ont entraînés. L'historien expose la nouvelle perception du corps que le XVIIIe a inspirée tels la simplification des atours féminins, la légitimation du plaisir, le recours à la gymnastique comme stratégie curative. Mais il dévoile aussi les répercussions négatives d'un «siècle qui a voulu affranchir l'homme du ciel et de ses mystères, et le rendre maître de son destin» – ainsi «l'invention» du racisme, l'augmentation des violences conjugales et des infanticides… Eclairant les zones d'ombre du siècle, cet ouvrage mêle plaisir des mots, anecdotes et rigueur historique.

Ed. Belin, 221 p., 21 €

Actu75.pmd 6 11/01/2007, 09:00

MARINA SALLES

Le Clézio, notre contemporain

Marina Salles vient de publier aux Presses universitaires de Rennes *Le Clézio, notre contemporain*, un ouvrage tiré de sa thèse soutenue en 2004 à l'Université de Poitiers sous la direction de Marie-Françoise Canérot. Avec ce travail, elle replace l'œuvre leclézienne dans son triple contexte historique, culturel et littéraire, une sorte de «justice» qu'elle voulait rendre à l'écrivain. «Critiques et journalistes ont tendance à le regarder comme un auteur tournant le dos au monde, un personnage enfermé dans sa tour d'ivoire, à la fois contemplatif et nostalgique. Une image que ne dément pas sa réserve médiatique. Or en l'étudiant avec mes élèves[1], j'ai toujours vu qu'ils le considéraient vraiment comme un écrivain concerné par son époque, attentif aux évènements, réceptif aux évolutions, ce à quoi je souscrivais totalement. C'est ce que j'ai voulu démontrer dans ce travail.»

Thierry Girard

Marina Salles s'attaque aux idées reçues et présente un auteur «perméable aux grands courants littéraires, philosophiques et artistiques du siècle» et bien présent dans son temps. «Rares sont les romans de Le Clézio qui ne mentionnent pas l'Histoire. Guerres, colonisation, révolutions… sa parole, souvent très sombre, ne distille pourtant ni désespérance ni fatalisme. Elle est pour lui l'occasion de mettre en lumière les forces susceptibles de résister aux désordres qu'engendrent tous ces événements qui ont ébranlé le siècle. Au plus sombre des situations, ses personnages nous parlent d'espoir, de poésie et de générosité, et sont porteurs d'une vision non désespérée de l'histoire et de l'humanité.» Errance, exil, solitude, mort, mais aussi fragilité, tendresse, élan vers la vie, ces thèmes, chers à Le Clézio, développés avec sensibilité et subtilité, font de ses écrits des romans de l'espoir.

Cette finesse dans la façon de traiter les sujets, cette attitude très nuancée de l'auteur ont parfois conduit à une lecture contradictoire de ses textes et une mauvaise compréhension de sa position. Mais qu'il évoque la colonisation ou les peuples primitifs, «Le Clézio parle de ce qu'il connaît : les Indiens du Panama dont il a partagé la vie pendant trois ans, la société mauricienne d'où est issue sa famille franco-anglaise, l'Afrique rencontrée lors de son séjour au Nigéria, les nomades du Sahara, ancêtres de sa femme Jemia. Par ses origines et sa vie, Le Clézio est un "homme mêlé" : si cela ne garantit pas l'objectivité, cela protège d'une vision totalement fantasmée.»

Toujours entre deux mondes, «en accord et en errance», Le Clézio se décrit lui-même comme quelqu'un qui n'a pas de racines : «La langue française est mon seul pays, le seul lieu où j'habite.» Plus il progresse dans son œuvre, plus l'idée de rencontre entre les cultures est essentielle pour lui, «c'est la richesse de notre époque». Son activité de critique littéraire (grands auteurs du siècle, auteurs contemporains, français et étrangers) conforte l'image d'un défenseur de la «culture-monde».

La science, la religion, l'art sont également présents dans les fictions de Le Clézio. «Ses livres s'adressent à des lecteurs de goûts et de compétences culturelles variés. Il est réceptif aux apports de la culture de masse, à la circulation d'idées qui enrichissent sa sensibilité, sa perception du monde et son écriture. Son éclectisme, sa disponibilité et son ouverture au monde contemporain témoignent de sa curiosité universelle.»

Qu'on l'écoute ou qu'on la lise, Marina Salles est imprégnée de l'œuvre de Le Clézio. Elle s'y promène avec aisance, l'évoque avec chaleur, multiplie les références, avoue s'en nourrir. Aucun des romans de l'écrivain n'a échappé à son examen attentif, ce qui explique les 899 pages de sa thèse ! *Le Clézio, notre contemporain* en représente environ la moitié, l'autre partie sortira en 2007 aux éditions L'Harmattan. «Son écriture fluide est d'une simplicité trompeuse, sa pensée est toute en subtilités, en nuances et complexe. Il faut le lire, mais aussi l'écouter pour l'apprécier pleinement, car sa phrase est très musicale, la musique en elle-même est d'ailleurs très présente dans son œuvre. Loin de toute mode, irréductible à toute classification, son œuvre est comme une voix humaine, une unité mais avec des modulations, une tension entre des pôles complémentaires. Elle dévoile quelques-unes de ses facettes, par petites touches, avec pudeur et discrétion.»

Axelle Partaix

1. Marina Salles a été notamment professeur de lettres au lycée Jean-Dautet et chargée de cours à la Faculté des lettres, arts et sciences humaines à La Rochelle.

ARAUCANIA

Iconscope, association rochelaise, a réalisé *Araucania. Expédition au Chili autour d'Alcide d'Orbigny*. Ce DVD multimédia fait découvrir ce pays sous trois facettes : les récits d'Alcide d'Orbigny sur le Chili en 1830, l'approche de la culture mapuche, Indiens vivant en Araucanie, le sud du Chili aujourd'hui, de Valparaiso à l'île de Chiloé.
www.iconscope. com

Actu75.pmd 7 10/01/2007, 09:59

Propos recueillis par **Aline Chambras**

L'école rurale n'a pas dit son dernier mot

Pour la sortie de son livre, *Géographies de l'école rurale*, Yves Jean, professeur de géographie à l'Université de Poitiers, explique pourquoi ces écoles «périphériques» disent beaucoup sur notre rapport aux territoires et, au-delà, sur notre vision du devenir de notre société.

L'Actualité. – Pourquoi cet intérêt pour l'école rurale ?

Yves Jean. – Depuis des années, l'école rurale, c'est-à-dire les écoles primaires situées en milieu rural et offrant des cours multiples (où des enfants d'âges et de niveaux différents sont regroupés dans une même classe), jugée désuète et inefficace, est dite menacée de disparition. Or, elle existe toujours : on recense aujourd'hui environ 12 000 écoles rurales pour environ 1 600 000 élèves. Sa survie s'explique tout d'abord par la force des résistances locales (parents et élus) qui ont permis d'empêcher des fermetures de classe programmées par l'administration. L'évaluation demandée par François Bayrou, alors qu'il était ministre de l'Education nationale (1993-1997), sur les résultats des élèves des écoles rurales a également permis de revaloriser ces écoles : il y était prouvé que les enfants avaient des résultats semblables, voire supérieurs, à ceux obtenus par leurs camarades de l'école urbaine. Ensuite, la fin de l'exode rural de masse au profit d'un réinvestissement des espaces ruraux a bouleversé la donne. Aujourd'hui, en effet, de plus en plus de familles quittent la ville pour s'installer à la campagne afin de profiter d'un cadre de vie plus agréable et moins stressant. L'arrivée d'Anglais et de Hollandais a aussi facilité ce repeuplement. Ce renouveau des territoires ruraux conduit à l'apparition inattendue de classes surchargées au sein de l'école rurale. Certains maires demandent même la réouverture de classes. Cette toute nouvelle recomposition sociale des milieux ruraux pose la question de l'avenir de l'école rurale, si l'on veut penser le devenir de ces espaces.

Géographies de l'école rurale, sous la direction d'Yves Jean, éditions Ophrys, 300 p., 21 €

Au niveau pédagogique, quelles sont les spécificités de l'école rurale ?

Les cours multiples obligent l'enseignant à travailler différemment puisqu'il lui faut, pour appréhender l'hétérogénéité des élèves, mettre en place une pédagogie adaptée, différenciée. En outre, ces enseignants suivent les mêmes élèves sur plusieurs années et ont la possibilité de construire une relation de durée avec eux. Ce rapport au temps propre aux cours multiples a le mérite de permettre une véritable continuité pédagogique. Quant à l'isolement propre à l'école rurale il a, de fait, entraîné l'intégration très rapide des nouvelles technologies : de nombreux enseignants ont mis en place des réseaux reliant d'autres écoles, afin de favoriser la coformation et l'échange d'expériences. Cela bouleverse la notion de proximité géographique. Enfin, et c'est également une des conséquences de cet isolement, les instituteurs ont une plus grande autonomie, une plus grande marge de manœuvre. Plus éloignés des centres de décision, ils sont moins confrontés à une logique bureaucratique de contrôle émanant de la hiérarchie. Et le statut particulier de leur école, qui est très en lien avec l'extérieur, qui est très ancrée dans son territoire, leur permet de nouer avec les parents et les élus, notamment, des relations locales fortes, faites de confiance, de coélaboration et de proximité.

Ce particularisme nécessite-t-il une formation particulière des enseignants ?

Enseigner dans une école rurale ne demande pas plus une formation particulière que le fait d'enseigner en zone d'éducation prioritaire (Zep). Néanmoins, je crois vraiment qu'il faut former les futurs enseignants aux territoires, leur apprendre à voir le territoire, à en discerner les caractéristiques géographiques, sociologiques et ethnographiques, afin qu'ils puissent comprendre les codes relationnels des parents et des enfants qu'ils vont rencontrer au cours de leur carrière.

Quel avenir pour l'école rurale ?

Si j'avais dû répondre à cette question, il y a dix ans, alors que l'on était en plein exode rural, je me serais trompé, en prédisant son extinction ou du moins son essoufflement. Aujourd'hui à l'inverse, la campagne regagne en population mais cela va-t-il perdurer ? L'avenir de l'école rurale est indissociable de l'avenir des espaces ruraux. Or la mobilité toujours plus grande des Français interdit de prévoir ce devenir. Donc, si l'on veut cerner au mieux les évolutions futures, il faut mener une étude régulière et suivie des caractères démographiques des espaces ruraux. Et surtout mettre en place des politiques éducatives de long terme et de codécision afin de favoriser le rôle des municipalités – qui, rappelons le, financent de moitié les écoles primaires – et de laisser s'exprimer les initiatives locales.

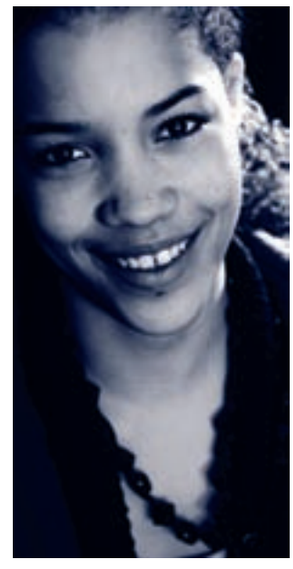
Photo de Claude Pauquet extraite de «Figure imposée 5» : série sur le sport dans le Thouarsais (Deux-Sèvres).

Actu75.pmd 8 10/01/2007, 10:00

Quartier Ma Campagne une image renouvelée

Les plans serrés sur des visages concentrés se succèdent. La parole livrée à l'écran est presque intimiste. Les habitants, femmes et hommes, jeunes et adultes, les élus, les architectes, les bailleurs sociaux... parlent de Ma Campagne, quartier d'Angoulême qu'une Opération de renouvellement urbain (ORU) va métamorphoser dans les quatre ans à venir.
Pour son documentaire *La Parole en chantier*, en cours de réalisation*, Nicolas Habas, jeune réalisateur venu de Lyon, a opté pour l'égalité formelle. Signe du cinéma citoyen, à l'écoute, dont il se réclame : «Le fait que chacun soit désigné seulement par son prénom, le fond noir, réduisent la distance et le spectateur focalise vraiment sur ce que dit la personne.» L'artifice aurait pu faillir. Il produit sa réalité dans le premier volet achevé du futur triptyque : on prête une oreille, également captivée, aux mots des habitants, aux considérations de l'architecte et aux contraintes des politiques... «L'idée forte du film était de créer un discours sur Ma Campagne», souligne Nicolas Habas soucieux de donner, d'un quartier populaire, une représentation fidèle.
Pour restituer la mémoire et le présent d'un quartier des années 1950-1960, prématurément lézardé, le cinéaste a posé son studio-cabane de chantier en plusieurs points passants. D'abord surpris par le dispositif, presque entrave au cheminement de leur quotidien, quelque 140 riverains ont finalement fait face à la caméra et aux questions. Face à l'ORU qui s'annonce et qui prévoit des démolitions, la construction de nouveaux logements, des équipements sportifs et culturels, des espaces verts... ils ont confié leurs doutes, leurs vœux, leurs inquiétudes avec sincérité et humour. Tout se voit à l'écran, sans manichéisme : les tensions relationnelles, les solidarités, l'attachement – ambivalent, profond – au quartier et l'espoir – violent – de croire en un autre décor.
Avant, pendant et après l'ORU, le film de Nicolas Habas, doublé d'une existence photographique signée Alberto Bocos-Gil, sera achevé dans cinq ans. Et sera, sans nul doute, de nature à prolonger le débat engagé par les habitants de Ma Campagne : le renouvellement des quartiers est-il en tout point synonyme de renouveau ?

Astrid Deroost



Alberto Bocos

* Le film répond à une commande faite par le Centre socioculturel et sportif-Maison des jeunes et de la culture du quartier. Au cours de sa résidence à Angoulême, Nicolas Habas anime également des ateliers cinéma pour enfants. Outre ses travaux documentaires, le cinéaste est l'auteur de deux courts-métrages de fiction : *En attendant septembre* et *Le mal de Claire*.

A CÔTÉ(S)

«Anne Philippe nous montre que le voyage, le vrai, est toujours une façon de reconquérir sa propre humanité», écrivait Claude Margat (L'Actualité n° 73), après avoir vu *A côté(s)*, le film que cette jeune architecte a réalisé à Poitiers en 2005 avec des SDF.
En 2006, Anne Philippe a invité dix personnes ayant vu le film à écrire une carte postale à un destinataire réel ou inventé. Elle a aussi organisé des ateliers de sensibilisation au regard sur la ville avec des élèves des lycées Louis-Armand et Henri-IV. Ensuite chaque élève a réalisé sa propre carte postale d'un lieu et l'a envoyée à quelqu'un de réel ou de fictif. Tous ces travaux sont exposées à la Maison de l'architecture Poitou-Charentes, à Poitiers, du 15 au 26 janvier.
D'autre part, dans le cadre du Temps des arts de la rue en Poitou-Charentes, la MDA accueille l'exposition «Mission Repérage(s) un élu, un artiste : parcours croisés pour une approche sensible de la ville» du 1er au 18 février. Deux mardis de l'architecture (20h30) sont proposés le 6 (récits d'expériences sensibles) et le 13 (nouveaux territoires de l'art).
www.mdapc.fr

LE TRAVAIL POUR QUI ? POUR QUOI ?

Du 10 au 13 avril à Poitiers, pour explorer les mutations du travail et leurs conséquences dans toutes les couches sociales, le festival Raisons d'agir 2007 invite des sociologues, un historien, des réalisateurs et François Bon qui donnera une lecture performance le mardi 10 à 21h à l'Espace Mendès France. Rappelons que le collectif national Raisons d'agir a été créé en 1998 par Pierre Bourdieu.
Ce festival est organisé avec le collectif poitevin, la Famille Digitale, Le Dietrich, l'Associo, les Amis de Politis, avec le soutien de l'Université et de la ville de Poitiers.

Actu75.pmd 9 10/01/2007, 12:36

Relecture intégrale d'Ernest Pérochon

Geste éditions a entrepris de publier les œuvres complètes d'Ernest Pérochon (1885-1942), auteur dont les romans furent autant de mines pour les dictées jusque dans les années 1970. Le premier tome réunit quatre romans qui illustrent l'évolution de la condition féminine dans le milieu rural depuis la fin du XIXe siècle : *Babette et ses frères* (1939), *Les Gardiennes* (1924), *Le Crime étrange de Lise Balzan* (1929), *Marie-Rose Méchain* (1931). Ce volume est préfacé Eric Kocher-Marboeuf, maître de conférences d'histoire contemporaine à l'Université de Poitiers et président des Amis d'Ernest Pérochon. Il a recensé dix-huit romans, deux recueils de poésie, un essai et sept romans scolaires. L'intégrale, hors romans scolaires, sera publiée en quatre tomes au rythme d'un par an. Ernest Pérochon, né à Courlay dans les Deux-Sèvres, est un peu oublié aujourd'hui. Pourtant cet instituteur a connu le succès littéraire avec des histoires ancrées dans le terroir et les réalités sociales. Son premier roman, *Les Creux de maison* (1913), a d'abord paru en feuilleton dans *L'Humanité* et le second, *Nêne*, a obtenu le prix Goncourt en 1920. «Dans les années 1920 et 1930, note Eric Kocher-Marboeuf, les tirages d'Ernest Pérochon atteignent plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires et donnent lieu à une diffusion nationale puis internationale comme en témoignent les traductions étrangères des titres les plus célèbres. *Nêne* va même être adapté au cinéma par Jacques de Baroncelli en 1923.»
Hussard noir de la République, ancré à gauche, Ernest Pérochon refuse d'être assimilé aux écrivains ruralistes qui plaisaient tant au régime pétainiste. Il se garde de répondre aux sollicitations de la propagande de Vichy mais, en 1942, il est convoqué et menacé par le préfet des Deux-Sèvres. Choqué, l'écrivain rentre chez lui. De santé fragile, il meurt quinze jours plus tard d'un infarctus. Il est enterré en catimini. Le préfet vichyste ne sera jamais inquiété… ***J.-L. T.***

Œuvres complètes tome 1, d'Ernest Pérochon, Geste éditions, 552 p., 29 €

SCULPTURES GOTHIQUES DE CHARROUX

L'abbaye Saint-Sauveur de Charroux fut un haut lieu de la chrétienté au Moyen Age. C'est là qu'eut lieu le premier concile de la paix de Dieu en 989. Ruinée dès le XVIIIe siècle, l'ancienne abbatiale se distingue aujourd'hui grâce à sa tour octogonale. Les sculptures du XIIIe siècle conservées dans la salle capitulaire sont moins connues et pourtant elles sont dignes des plus grands ateliers. Marie-Thérèse Camus, historienne de l'art, note que les sculpteurs ont insufflé de la vie à chaque personnage et qu'ils connaissaient certainement les chantiers de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle à Paris, des cathédrales d'Amiens, Bourges et Reims.
Jean-François Amelot a pris le temps de les photographier. Il a trouvé la lumière qui rend manifeste la beauté et l'humanité dégagées par ces visages.
Geste éditions, 72 p., 25 €

EGLISES ROMANES D'ANGOUMOIS

Marie-Thérèse Camus a préfacé l'ouvrage de Sylvie Ternet issu de sa thèse de doctorat sur la construction romane en Angoumois, soutenue à l'Université de Poitiers, soit une dizaine d'années de travail.
Les éditions du Croît vif publient ce travail en deux volumes : *Bâtisseurs et modes de construction en Angoumois roman* et *Soixante-quinze églises de l'Angoumois roman*, ce qui représente au total 640 pages, illustrées de 358 photos, 114 plans et 11 cartes (45 € les 2 tomes). Une somme qui fera référence pendant quelque temps.

POITIERS IL Y A 100 ANS

Daniel Clauzier raconte la ville sans chauvinisme en commentant 450 cartes postales du fonds Gérard Simmat. Ed. Patrimoines & médias, 224 p., 39,50 €

GESTE ÉDITIONS

Collection «Histoire» : *Le plan bleu. 1947, un complot contre la République* de Jean-Marie Augustin (320 p., 22 €).
***Alphonse de Poitiers* de Robert Ducluzeau (240 p., 20 €).**
Collection «Images du patrimoine» : *Celles-sur-Belle et son canton* d'Aurélie Cravallée-Liège (80 p., 18 €).
***Melle Deux-Sèvres* de Pascale Moisdon-Pouvreau (88 p., 18 €).**
Collection «Villes et rivages» : *Royan les saisons d'une cité* de Thierry Sauzeau et Michel Garnier (124 p., 29 €).
***Melle et le pays mellois* de Jean-Pierre Andrault et Christian Desaivres (174 p., 30 €).**
***Niort portrait de ville* de Jean-Pierre Andrault et Christophe Gauriaud (174 p., 30 €).**
***Angoulême la ville belvédère* de Nathalie Guillaumin et Michel Garnier (124 p., 30 €).**
Collection «Biographie» : *Emile Combes. Itinéraire politique d'un républicain charentais* d'Olivier Ginestet (poche, 224 p., 10 €).
Collection «Archives de vie» : *Monseigneur Augouard. Un Poitevin roi du Congo* de Maurice Mathieu (294 p., 23 €).

Actu75.pmd 10 11/01/2007, 09:05

Pierre Loti n'est plus incompris

Lorsqu'en 1986 Alain Quella-Villéger publia sa première biographie de Pierre Loti il n'imaginait sans doute pas que vingt ans plus tard l'écrivain pour dictées de grand-mères connaîtrait un regain de jeunesse. D'ailleurs il avait intitulé cette biographie *Pierre Loti l'incompris*. Le titre de la nouvelle biographie publiée en 2005, considérablement augmentée, atteste du chemin parcouru : *Pierre Loti, le pèlerin de la planète* (éd. Aubéron).

Il faut bien ce temps pour mener sérieusement des recherches. Dans le cas de l'écrivain rochefortais, il y avait tant à découvrir : récits de voyages, reportages, journal intime inédit, correspondance, photographies… et ce culte du corps, ce goût du travestissement et de la mise en scène qui font de Pierre Loti – du moins aux yeux d'artistes contemporains – un *performer* avant la lettre. Donc depuis une vingtaine d'années, l'image de Pierre Loti a changé ; elle est devenue plus complexe, plus étoffée, plus séduisante. Il attire de nouveaux lecteurs, ce qui encourage la recherche et incite les éditeurs à reconsidérer l'œuvre. Ainsi, au moment où le musée de la Vie romantique à Paris présentait «Pierre Loti. Fantômes d'Orient» (été 2006), les Indes savantes publiaient le premier volume du Journal de Loti, édition établie, présentée et annotée par Alain Quella-Villéger et Bruno Vercier. Soit 650 pages où l'on voit le jeune aspirant de marine Julien Viaud découvrir le plaisir de noter sur le vif ce qu'il voit. C'est capital car le Journal est la matrice de son œuvre. Julien Viaud est en train de devenir l'écrivain Pierre Loti qui publiera son premier roman, *Aziyadé*, en 1879.

Son dernier livre, *Suprêmes visions d'Orient* (1923), vient d'être réédité par Bleu autour. Dans la préface, Alain Quella-Villéger évoque la turcophilie militante de Loti, qui s'en prend aux Grecs, aux Bulgares, aux Arméniens, en prenant soin de préciser : «L'étude historique et l'esprit critique n'autorisent ni le silence ni la censure posthumes : il n'eût naturellement pas été concevable d'amputer le présent volume de ces textes peu amènes. Au lecteur de juger Loti dans ses amitiés comme dans ses inimitiés.»

En 1985, Alain Quella-Villéger donnait à voir «Pierre Loti photographe» au musée Sainte-Croix de Poitiers et ouvrait la voie à de nouvelles recherches. Son complice Bruno Vercier vient de livrer chez Monum *Les Orients de Pierre Loti*, où sont reproduites les photos prises par l'écrivain (en Afrique du Nord, au Proche-Orient, en Turquie, en Perse, en Inde et jusqu'au Japon), mais aussi celles qu'il achetait aux ateliers locaux (Bonfils, Beato, Zangaki…). Ou comment l'image construit un imaginaire exotique.

Autant de lectures introductives à la visite de la pièce majeure de l'œuvre de Loti : sa maison-musée à Rochefort. ***J.-L. T.***

Pierre Loti à Persépolis, 1903. Coll. Maison Pierre-Loti à Rochefort.

Journal 1868-1878 de Pierre Loti, Les Indes savantes, 650 p., 39 €
Suprêmes visions d'Orient de Pierre Loti, Bleu autour, 260 p., 16 €
Pierre Loti. Fantômes d'Orient, Paris-Musée, 174 p., 30 €
Les Orients de Pierre Loti de Bruno Vercier, Monum éditions du patrimoine, 252 p., 260 ph., 42 €

ARTAUD CORPUS FRAGMENTS

L'univers d'Artaud est le fil rouge d'une expérimentation musicale et visuelle, entre concert et performance, avec Pierre Jodlowski (musique électronique), Sébastien Lespinasse (poésie sonore), Jacky Mérit (spatialisation). Leurs matériaux : *Fragments pour Artaud* de Pierre Henry et *Pour en finir avec le jugement de Dieu*. Une production de l'ECM pour le planétarium de l'Espace Mendès France le 17 février à 21h.

L'AVENTURE ORIENTALE

Alain Fleig, plasticien et historien de la photographie, a réuni plus de 200 tirages originaux des grands ateliers photographiques du Proche-Orient et du Maghreb (1860-1914) pour l'exposition visible à Royan (Voûtes du port) jusqu'au 21 janvier. *L'Aventure orientale* est aussi le titre du livre remarquable publié à cette occasion (éd. D'une certaine manière , 96 p., 19 €).

Hippolyte Arnoux, *Reine de Somalie*, 1875.

Actu75.pmd 11 10/01/2007, 15:14

Simenon et la côte Atlantique

C'est en découvrant les articles de Paul Mercier publiés dans *L'Actualité Poitou-Charentes* (n° 53 et 60) que l'idée de réaliser un documentaire sur Georges Simenon est venue à l'esprit de Patrick Métais. Pour son premier film dans notre région, ce Rochelais a choisi de se pencher sur l'écrivain dans ses années charentaises. Plutôt qu'une simple biographie, Patrick Métais a préféré mêler fiction et documentaire. C'est ainsi que, sur les traces de Simenon, il est parti avec une équipe de France 3 en quête d'images et de témoignages à travers la Charente-Maritime tout au long du mois de septembre 2006. De Nieul-sur-Mer à Marsilly, Simenon a vécu ponctuellement entre 1927 et 1945 dans la région, s'inspirant des lieux atypiques pour le déroulement des «histoires dures» d'une trentaine de ses romans et nouvelles. Patrick Métais a adapté quelques passages de plusieurs récits dont *Le Flair du petit Docteur*, *Le Haut Mal, Le Coup de Vague* et *Vente à la bougie* avec l'autorisation du fils de l'auteur, John Simenon, qui est venu rendre visite à l'équipe de tournage. Les acteurs locaux font bien souvent partie intégrante du paysage, comme Marcel Martin, habitant de Marsilly et boucholeur retraité, qui a guidé la caméra sous l'œil attentif du réalisateur dans les endroits fréquentés par Simenon.

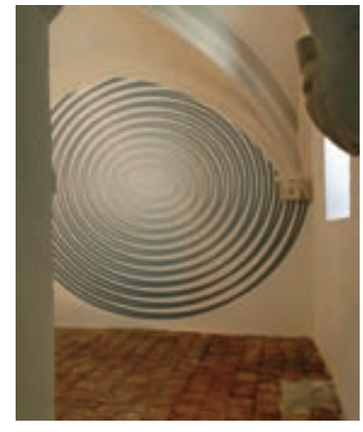
Les personnages fictionnels du romancier sont juxtaposés aux habitants, ainsi les acteurs (Florence Berlioz, Marcel Kanche, Jean Trutet, Camille Lecoq, etc.) ont-ils interprété, dans un contexte réel, des héros enchevêtrés dans des histoires simenoniennes. A travers les souvenirs d'enfance et les rêveries de Marcel Martin, le spectateur est amené à découvrir l'œuvre charentaise de Simenon dans ce documentaire. Coproduit par Cinérgie Productions (basée à Nantes et Saint-Malo) et France 3, le film *Georges Simenon et la côte Atlantique* sera diffusé en mars 2007 sur France 3 Limousin Poitou-Charentes. ***C. L.***

EXPOSITIONS

Espace Art contemporain, La Rochelle : «La cantine populaire» d'Elodie Carré et Pascal Sémur, jusqu'au 10 février ; expérimentation de l'objet «bol mou» le vendredi après-midi.
Carré Amelot, La Rochelle : «Paysages du Japon» de Michaël Kenna, jusqu'au 24 février ; «Hiatus chilien» de Daniel Nouraud, du 17 mars au 14 avril.
D'autres photographes dans la galerie d'essai : Céline Jarret du 25 janvier au 24 février, Maud Torrent du 8 au 31 mars, Raymond Aussant du 4 avril au 5 mai.
Rur'art, Venours : «Le jardin des délices» de Slimane Raïs, jusqu'au 31 janvier.
Musée de Cognac : «Le musée d'Emile André» par Sylvain Mellot, jusqu'au 7 mai.
Médiathèque de Rochefort : «Psychédélisme 1965-1973» jusqu'au 4 mars.
Flash, Université de La Rochelle : photographies de Benjamin Caillaud à partir de la mi-mars.
Galerie Louise-Michel, Poitiers : peintures de Bernard Decourchelle à partir de la mi-mars.

JAROSLAW FLICINSKI

L'école d'arts plastiques de Châtellerault a commandé un mur peint à Jaroslaw Flicinski, artiste polonais né en 1965 à Gdansk, où il vit et travaille. Sa peinture géométrique, aux vibrations chromatiques et rythmiques très marquées, modifie notre perception de l'espace.
L'école propose deux expositions ce trimestre : «Mutations des ailes», poèmes d'Adonis et peintures de José Maria Sicilia, du 11 janvier au 7 février ; «Colors, couleurs…», avec des œuvres de douze artistes (Blais, Flicinski, Förg, Mosset, Rousselot…).
05 49 93 03 12



Jaroslaw Flicinski

JACQUES VILLEGLÉ

Pour la nouvelle médiathèque d'Availles-en-Châtellerault, Jacques Villeglé a créé une œuvre en écriture sociopolitique où il reprend des phrases de Descartes, La Fontaine, Maurice Bedel, Michel Foucault, Alberto Manguel, Denis Montebello et François Bon.

Actu75.pmd 12 10/01/2007, 10:00

INGRANDES

Oyeuse fêtes

Je fais partie de la triste cohorte des grognons.
Je suis, et de longue date !, de la troupe de ceux qui voient arriver le temps des fêtes de fin d'année et leurs réjouissances imposées – on qualifie de même certaines figures dans les compétitions de patinage artistique – avec une morosité croissant à mesure que s'annonce le solstice d'hiver. J'en enregistre avec mélancolie les signes avant-coureurs qui se multiplient un peu partout, y compris dans les villages les plus reculés.
Début décembre, parfois dès la mi-novembre, certaines maisons sont livrées à des orgies de décorations lumineuses qui additionnent dans le plus grave désordre traîneaux, pères Noël, rennes, sapins, guirlandes, etc. Sans compter les pères Noël non lumineux mais sportifs, pseudo-alpinistes à barbe blanche, qui escaladent la moindre façade. Certains y passent même le reste de l'année, oubliés dans des positions très certainement inconfortables, histoire de faire croire que c'est Noël toute l'année. On reste sceptique…
Il paraît que c'est une forme d'activité créatrice, ainsi les particuliers se transforment en artistes et font exploser leur consommation d'énergie à une époque où les médias rabâchent à l'envie leurs conseils d'économie. Esprit de contradiction, schizophrénie sociale ? Faudrait-il construire de nouvelles centrales ? Cette débauche de lumière rejoint la définition de fête donnée dans les dictionnaires : au XIIe siècle le mot était employé pour «foire», ou «tapage» au XIIIe, avant de désigner par «extension toute occasion de débauche (1879), surtout dans faire la fête». On ne parle pas ici du «ça va être ta fête», plus récent.
Il n'est pas de municipalité qui ne se fasse un devoir d'accrocher en travers des rues, des routes, des guirlandes qui clignotent, avec des variantes minimes, d'identiques souhaits de Bon Noël, Bonnes Fêtes ou Bonne Nouvelle Année. Ces vœux sont autant de spectacles attristants qui me donnent envie de rentrer chez moi, de m'y cacher, suivant en cela Alexandre Vialatte, toujours de bon conseil, qui note dans son *Almanach des quatre saisons* : «Décembre voit entrer le soleil dans le solstice d'hiver par la porte du Capricorne et l'enrhumé à l'officine par la porte du pharmacien. Les cartes postales se couvrent de dorures, elles représentent une chaumière enneigée à côté d'un clocher pointu ; une lumière brille à une fenêtre ; on a envie de rentrer chez soi.»
Je note à ce propos que le progrès a accompli bien des perfectionnements : nous voilà bien loin du cadre modeste des cartes postales des années cinquante ou soixante chères à Vialatte ; les dorures ont débordé sur l'espace public…
Ces guirlandes offrent pourtant parfois – trop rarement à mon goût – au bougon moyen le réconfort de l'insolite.
Dans une rue perpendiculaire à la Nationale 10, le bourg d'Ingrandes, entre la poste et un tabac, affiche crânement un souhait municipal surprenant. En grosses lettres rouges couvertes de neige, surmontées de croissants verts qui figurent des sapins, ces lettres disent Oyeuse fêtes. Pourquoi ce «oyeuse» ? Ce mot banal a qui l'on a rogné ses ailes, le J et le S ? La personne qui a installé la guirlande ne s'est-elle rendu compte de rien ? A-t-elle, au contraire, jugé que les lecteurs sauraient compléter, fournissant ainsi un petit exercice de lecture, un jeu que l'on peut pratiquer en famille à l'usage des petits enfants ? Un mauvais tour de la tempête qui a soufflé ces derniers jours ? On se perd.
Oyeuse ébauche, quand même !

Par **Pierre D'Ovidio** Photo **Claude Pauquet**

AU BOUT DES CERTAINS

Le château d'Oiron expose jusqu'au 29 mars les photographies de Claude Pauquet réalisées depuis 2002 sur la côte de l'Atlantique et de la Manche. A cette occasion paraît un beau livre, édité par Le temps qu'il fait, avec des textes de Christian Caujolle, Dominique Moncond'huy et Paul-Hervé Parsy.
Voir également ses photos sur les institutions sportives du Thouarsais, jusqu'au 20 janvier à la chapelle Jeanne-d'Arc de Thouars.

Actu75.pmd 13 10/01/2007, 10:00

PRIX DU LIVRE EN POITOU-CHARENTES

Robert Marteau et Stéphane Emond

Pour la première fois depuis vingt ans, le jury du Prix du livre en Poitou-Charentes a désigné ex aequo deux écrivains : Stéphane Emond pour *Pastorales de guerres*, son premier livre (éd. Le temps qu'il fait), et Robert Marteau pour *Dans l'herbe* (éd. Champ Vallon). Deux générations, deux écritures aux antipodes l'une de l'autre, deux récits bouleversants (*L'Actualité* n° 72). Stéphane Emond, né en 1964 dans l'Argonne, érige des tombeaux à ses aïeux sans grade tombés pendant la guerre 14-18 – une suite de courts textes dans un style sobre et précis.

Robert Marteau, né en 1925 à Virollet dans les Deux-Sèvres, entend les voix de son enfance, dans la forêt de Chizé, et nous restitue cette polyphonie dans un grand livre touffu, aux longues phrases travaillées, rythmées à l'ancienne et colorées de mots poitevins. Il cherche et parvient à «renouveler la langue française par l'humus» (*L'Actualité* n° 69). Il se trouve que Stéphane Emond est libraire à La Rochelle. En 2004, il a créé Les Saisons où tous les livres en rayon ont été choisis par lui. Et on y trouve les livres de Robert Marteau parce que c'est un écrivain qu'il aime lire depuis longtemps et qu'il souhaite faire découvrir à ses clients… notamment *Le Jour qu'on a tué le cochon* et *Des chevaux parmi les arbres* (Champ Vallon).

Robert Marteau

Myrilus

Thierry Girard

Stéphane Emond

Le 2e prix de l'édition en Poitou-Charentes a été attribué à L'Escampette pour *Jardins perdus & Les Murmures du mal* de Bernard Manciet, et pour l'ensemble de son travail éditorial. Si le prix du livre est doté de 3 800 € (mécénat de PGA), ce prix d'un montant de 3 000 € permet d'acheter le livre primé aux libraires de la région et de l'offrir aux bibliothèques, accompagné d'une action de promotion. L'Escampette est installée à Chauvigny depuis quelques années. Claude Rouquet, son fondateur, publie des livres de poésie et de littérature avec pour seule ligne de conduite la volonté de défendre la création. Dans notre dossier sur le livre et son économie (*L'Actualité* n° 66), il présentait ainsi son métier : «Je porte un intérêt particulier aux littératures qui échappent aux classifications habituelles, aux littératures "de la marge" ; les écrits qui nous font prendre du champ, de la distance, d'où le nom de ma maison… Etre éditeur, c'est avant tout être lecteur. Lire et avoir le désir de faire lire, être le passeur entre un texte et ses lecteurs supposés, telle est la fonction de l'éditeur.»

SÉLECTION DU PRIX

Six ouvrages avaient été sélectionnés pour le jury du Prix du livre en Poitou-Charentes.
Georges Bonnet : *Les Yeux des chiens ont toujours soif,* Le temps qu'il fait.
Angie David : *Dominique Aury (biographie),* Léo Scheer.
Stéphane Emond : *Pastorales de guerre,* Le temps qu'il fait.
Claude Margat : *L'Horizon des cent pas,* La Différence.
Robert Marteau : *Dans l'herbe,* Champ Vallon.
Jean-Claude Martin : *Ciels de miel et d'ortie II,* Tarabuste.

PRIX DES MOUETTES

Décerné par le Conseil général de la Charente-Maritime, le Prix des mouettes (3 500 €) distingue Hortense Dufour pour *Le Bois des abeilles* (Flammarion). Mention spéciale du jury pour *Pastorales de guerre* de Stéphane Emond.
Un prix ex æquo (1 750 €) est attribué dans la catégorie Histoire ou documentaire : *Partir au bagne,* ouvrage coordonné par David Canard (Geste éditions), *Les Villas de la Côte de Beauté en Charente-Maritime* de Frédéric Chasseboeuf (Patrimoines et Médias).

Gueules de pierres

A certaines heures, la lumière fait apparaître des dessins sur les rochers. Bernard Vincent les observe dans la vallée de l'Ibie, en Ardèche. Il y voit de singuliers personnages et les photographie.

Jean-Jacques Salgon, l'auteur des *Sources du Nil. Chroniques rochelaises* (L'Escampette, 2005), professeur de physique à l'IUT de La Rochelle, est né en Ardèche dans une famille d'instituteurs – dont il parle dans son premier livre, *07 et autres récits* (Verdier, 1993). Il connaît bien le décor minéral de l'Ibie. «L'esprit de la vallée, écrit-il, c'est aussi la venue fugitive de tous ces esprits. Comme les revenants ils hantent le corps passif de la roche, ils ne se laissent qu'entrevoir.» Jean-Jacques Salgon fait le portrait d'une cinquantaine de ces visages. De courts textes, pleins d'humour, de science et de poésie, où l'on retrouve aussi bien Charles Martel et Richelieu que Mario «prolo au fond du trou, avant la mondialisation» (en hommage à Perec).

Les éditions du Chassel, 134 p., 38 €

Actu75.pmd 14 10/01/2007, 12:37

De la prétendue mordacité de l'ortie

Des herbes vives et en particulier de l'ortie il convient de parler sobrement. De s'abstenir sobrement, écrirais-je, si le diable me prêtait sa plume. Ou, pour rester abstinent, si j'empruntais à la plante son poil urticant.

Le diable, c'est connu, c'est son rôle, est toujours prêt à nous la bailler belle. En prêchant, lui qui est la séduction même, la tempérance. C'est à n'y plus rien entendre. Plus rien ni personne. A l'exception peut-être de Perse quand à son esclave il demande du gras, plus de gras pour ses choux.

«C'est le moment de mettre du beurre, et toujours plus de beurre, dans mes épinards», selon la version «fiévreuse, horripilée, attendrie» que nous a laissée Henri Thomas[1]. Il a traduit les six dialogues satiriques qui constituent l'œuvre brève de ce contemporain et ennemi de Néron. Et, dans sa préface, il confie: «La brièveté de Perse est celle d'un homme menacé, serré de près par l'épouvante d'un monde étouffant. Il est un peu fou de croire que c'était *nous* qu'il appelait de si loin, – de si près ! Pourtant c'est nous qui l'écoutons.»

Par **Denis Montebello** Photo **Marc Deneyer**

Les textes et photographies de cette chronique parus depuis 2004 sont réunis, avec des inédits, dans *Le diable l'assaisonnement*, à paraître en février aux éditions Le temps qu'il fait. Le recueil fait suite à *Fouaces et autres viandes célestes*.

Nous l'écoutons quand il dit : «je m'en vais à Boville». Et nous entendons, Dieu sait pourquoi, ou le diable toujours prompt à nous visiter dans nos déserts, dans cette thébaïde que nous n'avons pas élue, Henri Thomas. L'enfant de Gugnécourt et du *Seau à charbon*[2]. *L'étudiant au village*[3]. De retour au pays, à ce pays lorrain où on n'a le choix qu'entre *court* et *ville*. Pierre Bergounioux l'a bien compris, qui a vécu la fin du néolithique. Là, dans ces Vosges «ingrates et essentielles[4]», et en ces temps de fils sans père, sans repères, la révolution n'a pas commencé. Elle est toujours à entamer. Il faut trancher. L'étudiant, «entre la stupeur des arrière-pays et l'air délié de Paris[5]», ne balancera pas longtemps. Il y reviendra plus tard, à la fin de sa vie. «La terre des Vosges, hors l'enfance (j'étais avec elle, sans intermédiaire, j'étais *dans* le secret), m'a très mal supporté[6].» Maintenant que la navigation s'achève, qu'il semble qu'on ait trouvé *son* île. Qu'on puisse enfin habiter.

Nous écoutons ce fantôme quand il gémit : «Quoi ! un jour de fête, on me ferait cuire un plat d'orties, et une moitié de hure enfumée à l'oreille fendue[7]…» Et nous ne savons que répondre à cette «personne» qui serait, d'après Henri Thomas qui l'a bien connue et que visiblement elle hante, «réduite au squelette». En revanche, nous avons bien compris qui elle vise quand elle compare sa triste *figure* (une *figure* dont on voit la trame tellement elle est usée) à la mine réjouie de ce vaurien de petit-fils gavé de foie gras. Nous voudrions, nonobstant ce ventre qu'elle poursuit de ses sarcasmes, lui parler de l'ortie. Non de sa mordacité, elle n'en ignore rien, mais de ses vertus. Du purin qui est une manne que d'aucuns aujourd'hui voudraient interdire. Sous prétexte qu'elle fait des amoureux du jardin que nous sommes des *rois du pétrole*.

Que serait notre jardin sans cette herbacée envahissante ? A quoi ressemblerait notre vie ? A quel triste potage ? A cela qu'on prétend nous servir désormais, nous préférons la soupe à l'ortie. Celle qui se préparait autrefois de la Wallonie jusqu'au Québec et que nous proposent encore nos amis quand ils nous invitent. Oui, nous osons affirmer ici, et quoi que nous risquions, notre goût pour l'ortie. Notre passion pour l'ortie. Nous ne prendrons pas de gants avec ceux qui voudraient nous couper la main parce que nous l'aurions trop verte, nous empêcher de vanter cette plante riche en fer, en vitamines C, A, en magnésium, sels minéraux et oligo-éléments, de chanter la confiture d'ortie, l'ortie à la crème, l'ortie au fromage, le gratin d'ortie, le soufflé d'ortie, le cake (qui a dit le froc ?) aux orties, la tarte aux orties, la quiche au chèvre et aux orties, les pâtes aux orties.

Ces pâtes existent, nous les avons goûtées. Sur *marmiton.org*. Elles existent en version sèche (qui a dit latine ?) ou fraîche. Elles appellent la ricotta. Le parmesan, le basilic, l'huile d'olive. Les olives vertes, les tomates séchées, éventuellement les cerneaux de noix. Et elles feront à cette ombre décharnée, si à son tour elle veut bien nous écouter, si, malgré les siècles qui nous séparent, elle consent à tâter de nos recettes, une bedaine de sacrificateur tremblant joliment de graisse.

1. Perse, *Satires*. Traduit du latin et présenté par Henri Thomas, Le temps qu'il fait, 1998.
2. Henri Thomas, *Le seau à charbon*, Gallimard, 1940.
3. Henri Thomas, *L'étudiant au village*, préface par Pierre Bergounioux, Le temps qu'il fait, 1998.
4. Henri Thomas, *Compté, pesé, divisé*. Carnets, Plon, 1989.
5. Pierre Bergounioux, *L'étudiant au village*.
6. Henri Thomas, *Compté, pesé, divisé*.
7. Perse, *Satires*.

Actu75.pmd 15 10/01/2007, 10:01

Science et nature dans les mangas

Au Japon, la culture du manga touche tout le monde puisque près de 40 % des livres achetés sont des mangas. Cela tient au fait que chaque public a son manga. Il y en a pour les filles (shojo manga) et pour les garçons (shonen manga) mais aussi pour les enfants, les adolescents, les vieillards, etc. Les mangas les plus vendus sont ceux destinés aux adolescents, dont les thèmes sont souvent liés à la violence, comme le cyber punk ou l'héroic fantasy, mais d'autres thèmes sont aussi traités, comme l'environnement et l'écologie.

Ainsi de nombreuses créations animées ou sur papier ont vu le jour depuis la création du manga moderne par le grand Osamu Tozuka. Elles sont diverses et innombrables, elles dénoncent directement ou indirectement les atteintes à l'environnement. Par exemple, certains mangas de la série «manga science» (Pika édition) nous font vivre les aventures de Asari, Ayame, Yoshio et Manabu, quatre enfants avides de connaissance. Dans leur quête d'apprentissage, ils sont aidés par des spécialistes qui sortent de nulle part : le docteur Aki Fechô, spécialiste des coups de chaleur, Ashito Morora, le spécialiste du poison et de leurs effets sur notre corps, ou encore Monsieur Bleu, le spécialiste de l'écologie et du développement durable. Les sujets traités sont très variés : le corps humain, la conquête de l'espace, la planète bleue et tous les risques auxquels elle est exposée par la faute des humains. Avec pédagogie et humour sont présentés bon nombre de phénomènes physiques comme la destruction de la couche d'ozone par les CFC (chlorofluorocarbones) ou l'effet de serre, afin de mettre en garde contre les risques liés à la pollution grandissante sur notre planète.

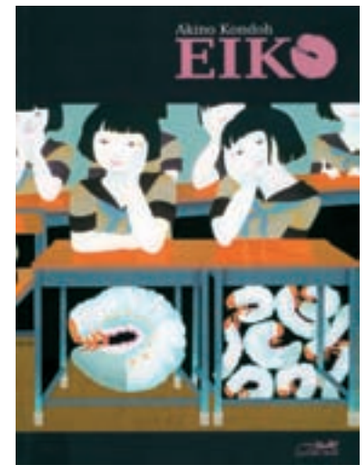
D'autres mangas plus orientés science-fiction, comme *Blue Seed* (Déclic images) ou *X* (Tokam), présentent l'affrontement de deux clans, l'un souhaitant détruire les hommes qui souillent la planète et ainsi redonner à la nature sa véritable place, l'autre luttant pour la survie de l'humanité, ayant foi dans le fait que les hommes peuvent changer et s'améliorer. Ces mangas, bien que divertissants, soulèvent aussi pas mal de questions sur notre rôle en tant qu'être humain dans l'écosystème et sur l'avenir que l'homme réserve à la Terre.

Selon de vieilles croyances nippones, des catastrophes seraient déclenchées par la nature en réaction à l'inconscience des hommes. On comprend pourquoi les Japonais sont parmi les plus conscients des problèmes de l'environnement, et cela s'exprime dans les mangas.

Ronan Jacolot

Ville Usine

A l'occasion de chaque festival, l'Union départementale CGT de la Charente accueille une création de bande dessinée. Cette année, l'artiste Pierre Gajewski a imaginé un «objet narratif» sur le thème de la Ville-Usine. L'objet hybride, en forme de journal, composé de 4 pages d'articles et de 12 pages de bande dessinée, est construit en noir et blanc sur le thème de l'économie mondialisée. A découvrir lors d'une exposition où seront également accrochées des toiles ou cases géantes de bande dessinée ainsi qu'une frise de huit mètres de long. (Le Nil, 138, route de Bordeaux)



LE LÉZARD NOIR

Cet éditeur poitevin publie *Eiko*, le premier album en français d'Akino Kondoh, une série d'histoires espiègles de collégiennes japonaises, dans un style simple et rond. Ce volume présente aussi les tableaux de cette artiste née en 1980, dont le talent ne se limite pas au manga. Le Lézard noir fut aussi le premier à publier Suehiro Maruo en France. Voici *Vampire II*, après *Vampire I*, *Lunatic Lovers*, *Yume No Q-Saku*, *Exercices d'automne*, *L'art du bain japonais*.

Actu75.pmd 16 10/01/2007, 12:37

ANGOULÊME 25-28 JANVIER 2007

34e Festival international de la bande dessinée

Le pouvoir au dessin et à la création en direct, tel est le slogan de l'édition 2007 du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême (FIBD 25-28 janvier). Slogan clairement exprimé par Lewis Trondheim qui, pour la 34e manifestation, a fait montre de ses talents d'affichiste.

Au programme culturel, le volet n° 1 de l'Exposition universelle de la bande dessinée présentée dans deux premiers containers... livrés, déposés sur une place d'Angoulême. A l'intérieur, les scénaristes – dont l'auteur Marc-Antoine Mathieu – de l'agence Lucie Lom proposent une surprenante déambulation sur le thème «Mieux vivre dans la ville». Cette exposition, complétée au fil des ans, devrait à terme «remplir» une quinzaine de containers. Elle sera notamment présentée à l'exposition universelle de Shangaï de 2010.

La création en direct sera illustrée par une nouvelle édition de concerts de dessins, performances ou duels graphiques scénarisés par Lewis Trondheim, donnés en public et en direct sur une partition inédite d'Areski Belkacem.

Création encore avec un spectacle de théâtre coproduit par la Scène nationale d'Angoulême, inspirée du nouvel album de Pierre Christin. Avec la réalisation d'une bande dessinée en 24 heures par des auteurs en résidence et avec des joutes d'improvisation mêlant acteurs et dessinateurs. Le public sera également invité à compléter des strips de bande dessinée.

La dimension planétaire du festival se retrouve dans les Rencontres internationales avec Gilbert Hernandez et Charles Burns (Etats-Unis), Alessandro Barbucci et Barbara Canepa (Italie), Sergio Toppi (Italie)... et bien sûr dans les expositions. Le CNBDI révèle les Américains Jim Woodring – un univers entre psychédélisme et cartoon, acid-comic et merveilleux – et les travaux de l'auteur-illustrateur Richard McGuire, prix 2006 de l'Ecole européenne supérieure de l'image. A découvrir également les «7 merveilles de la bande dessinée», exposition supervisée par Lewis Trondheim, l'hommage inédit rendu au Captain America par le plasticien contemporain Bernard Pras ou de jeunes œuvres à la Maison des auteurs d'Angoulême.

Un espace toujours plus vaste sera consacré aux mangas (rencontres, conférences, événements...) et les plus petits profiteront d'une grande expo consacrée à Kid Paddle, célèbre héros de Midam.

Une expo-hommage à Hergé et le baptême d'une rue ou place Goscinny sont également prévus ainsi que de nombreuses animations en différents lieux de la ville.

A noter que pour la première fois, en raison du réaménagement du Champ de Mars d'Angoulême, les éditeurs sont regroupés en un seul site, proche du CNBDI et relié au centre par navette. Quelque 10 000 m² de stands formeront la plus grande librairie BD du monde !

WOODRING, PREMIÈRE !

Première en Europe, l'exposition consacrée à l'Américain Jim Woodring, présentée par le CNBDI, permet de découvrir un artiste important, publié depuis vingt ans dans son pays et dont la France ne connaît que deux albums de bande dessinée, *Frank 1 & 2*, publiés par L'Association. L'imaginaire de cet artiste, «marqué par le psychédélisme des années 1960 et 1970, est celui d'un enfant qui oscillerait constamment entre rêve et cauchemar», explique Jean-Pierre Mercier, commissaire de l'exposition et conseiller scientifique au musée de la bande dessinée. Des dessins animés adaptés de l'œuvre de Woodring, des figurines, jouets dont certains connaissent un grand succès au Japon sont également présentés.

Concert de Brigitte Fontaine au théâtre d'Angoulême le 27 janvier à 21h30 en compagnie de ses musiciens, conduits par Areski Belkacem, et de Blutch.

Actu75.pmd 17 10/01/2007, 12:37

Lewis Trondheim est grand prix 2006 de la ville d'Angoulême et président du 34e Festival international de la bande dessinée

Entretien **Astrid Deroost** Portrait **Dominique Hérody**

Lewis Trondheim *le pouvoir au dessin*

Auteur complet de bande dessinée, cofondateur en 1990 de L'Association – phare de l'édition indépendante et alternative –, directeur de la collection Shampooing chez Delcourt, membre-initiateur de l'Ouvroir de bande dessinée potentielle sur le modèle de l'OuLiPo, affilié trois ans à l'atelier de dessinateurs Nawak, adepte des entreprises livresques collectives ou solitaires, pour lectorat adulte ou jeunesse... Lewis Trondheim est aussi père de Lapinot et bâtisseur, avec Joann Sfar, de l'exponentielle série Donjon.

L'Actualité. – Quelles circonstances sont à l'origine d'une pratique aussi jubilatoire, complète, de l'art bande dessinée ?

Lewis Trondheim. – C'est le hasard qui m'a conduit à la bande dessinée. Si je n'avais pas fait l'armée et si, dans le bureau à côté du mien, il n'y avait pas eu un type qui faisait un fanzine et qui travaillait aux *Cahiers de la Bande Dessinée*, j'aurais pu être avocat, pilote de ligne ou bandit. Ensuite, de fil en aiguille, j'ai rencontré des bonnes personnes au bon moment et, l'union faisant la force, on a pu s'en sortir et démontrer qu'on pouvait faire de la bande dessinée de manière différente.

Vous proposez et défendez une «bande dessinée moderne tout public», une «bande dessinée tout public d'auteur»...

J'imagine qu'il y a un auteur derrière tout album. Malgré tout, quand l'auteur se plie au diktat de l'éditeur, il n'est plus vraiment auteur. Auteur vient du latin et de «autorité», c'est donc celui qui décide. Si l'éditeur décide, est-ce encore un auteur ? Toutes les révolutions ou évolutions ont été créées par des auteurs. Charlier et Goscinny pour *Pilote*, Mandryka, Gotlib, Bretecher pour *L'Echo des Savanes*, Will Eisner pour la notion de «roman graphique», Moebius, Druillet pour *Métal Hurlant*, Gotlib pour

Actu75.pmd 18 10/01/2007, 12:38

Fluide Glacial, et enfin notre groupe de l'Association pour démontrer les valeurs d'une bande dessinée d'auteur sans concession.
Mais le public n'est pas un gros veau auquel on doit fournir toujours la même soupe. Les éditeurs le font car la plupart n'ont pas d'imagination ou ne veulent pas prendre de risques. A nous, les auteurs, de montrer ce qu'on veut faire, ce qu'on veut lire et montrer toutes les potentialité de notre mode d'expression.

Certains partis pris – dessin non réaliste, formats et sujets non stéréotypés... – sont emblématiques d'une nouvelle génération d'auteurs (Menu, Sfar, Blain, Killoffer, Ayroles...). Pourquoi cette rupture ?
Pour nous, la bande dessinée est une forme d'écriture. Nous ne sommes pas dans la répétition, le clonage, la dégénérescence ou l'illustration. Le dessin doit être efficace et utile. S'il y a une adéquation avec l'histoire, le dessin n'en devient alors que plus fort.

En plus de Spiegelman, Muñoz, Baudoin... quels aînés invitez-vous dans votre ronde et pourquoi ?
Fred, F'Murrr, Herriman, Crumb et plein d'autres ont ouvert la voie. C'est une forme de bande dessinée naturelle et non stéréotypée par les éditeurs pour un public.

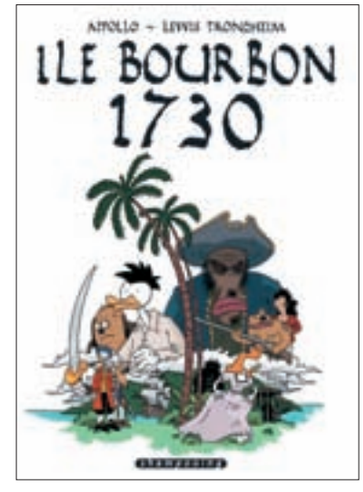
Expérimentale, autobiographique, d'aventure, satirique, animalière, heroic fantasy... Outre ces registres ou genres, que d'ailleurs vous croisez, qu'aimeriez-vous explorer ?
Peu importe tant que je m'amuse et que je me surprends.

Dans *La Malédiction du parapluie*, votre avatar animalier, devenu membre de l'académie des grands prix de la ville d'Angoulême, ironise sur son statut de trublion... Cercle vertueux ou infernal de la reconnaissance ?
Bah... De toute façon, je m'en fiche, à Angoulême prochain, il y aura un autre grand prix et je pourrai de nouveau fermer la porte aux journalistes. Là, j'accepte le jeu pour promouvoir la bande dessinée cette année, c'est mon rôle de grand prix. Ensuite, vacances et dessin.

L'affiche, votre affiche du festival 2007, semble doter la bande dessinée de fonctions intrinsèques : contestation, anticonformisme...
J'ai surtout fait une affiche et non une illustration. Je voulais un impact visuel avec une notion de «pouvoir au dessin». Nous sommes trop dans une société où le dessin est méprisé au profit des maths, ou du français. Le dessin est notre première forme de communication. Et en plus, c'est un langage universel. Quel dommage de le sous-employer ainsi... ■

Couverture et planche du nouvel album de Lewis Trondheim, *Ile Bourbon 1730*, un roman graphique d'aventure et de flibuste de 250 pages, coscénarisé par Appolo (coll. Shampooing, Delcourt).

Un auteur en mouvement



Pas de grande rétrospective mais une exposition surprise sur l'univers de la BD, en sept tableaux ironiques, supervisée par Lewis Trondheim. Le président du jury du 34e festival de la bande dessinée d'Angoulême, a préféré la célébration du 9e art à celle de sa personne.
Laurent Chabosy, dit Lewis Trondheim, 43 ans, originaire de Fontainebleau, a publié son premier ouvrage, *Psychanalyse*, en 1990 aux éditions du Lézard... Décennie qui marque le début de son activité, très dense, d'auteur novateur. Il participe au collectif expérimental Labo dirigé par Jean-Christophe Menu chez Futuropolis puis accompagne la création de L'Association, maison d'édition indépendante, emblématique d'une nouvelle et talentueuse génération d'auteurs (Sfar, Blain, Killoffer, Ayroles...).
Trondheim publie également chez d'autres indépendants, comme Le Lézard (Lapinot et les carottes de Patagonie (avec L'Association) pavé de 500 pages, *Monolinguistes*, 1992), Rackham ou Cornélius.
A partir de 1994, il rejoint la grosse édition : Le Seuil avec *Mildiou* et *La Mouche* (manga publié au Japon chez Kodansha) et Dargaud avec la série des *Formidables aventures de Lapinot* tout en signant, toujours, des titres à L'Association (*Diablotus* en solo, *Nous sommes tous morts* avec Jean-Luc Coudray...). Lewis Trondheim fait également des incursions dans la presse (Les Inrockuptibles, Je Bouquine, etc.), la publicité et le dessin animé avec l'adaptation à l'écran de La Mouche.
En 1998, Lewis Trondheim entre chez Delcourt avec Donjon, série d'heroic-fantasy aux multiples volumes, réalisée avec Joann Sfar puis Christophe Blain et avec les collaborations graphiques de Mazan, Blutch, Yoann, Carlos Nine, Frédéric Bézian...
Il travaille aussi avec Manu Larcenet (*Les cosmonautes du futur*, Dargaud), Thierry Robin (*Le petit père Noël*, dans *Spirou*), José Parrondo (*Allez Raconte*, Delcourt)... et poursuit son chemin en solo avec *Mister O* et *Mister I* ou la série pour enfants *Monstrueux* chez Delcourt... *La Malédiction du parapluie*, tendre balade autobiographique, est publiée chez Delcourt, dans la collection Shampooing, nouvellement dirigée par l'auteur.
Bibliographie complète sur www.lewistrondheim.com, site officiel de l'auteur.

Actu75.pmd 19 10/01/2007, 12:38

Auteure et plasticienne, Juhyun Choi développe trois projets d'ouvrages de bande dessinée à Angoulême

Par **Astrid Deroost** Photo **Claude Pauquet**

Juhyun Choi
des manhwas au 9e art

Une fillette, en couettes et en chaussures à brides, s'exerçant à la calligraphie sous l'œil exigeant, attendri sans doute, du maître et... père. On peut imaginer la scène. Juhyun Choi devenue grande, et désormais auteure de bande dessinée, la teinterait probablement d'une grâce singulière. Cette grâce simple et bouleversante qui traverse les premiers récits autobiographiques de la jeune Coréenne, venue de Séoul en France pour goûter la liberté de l'enseignement des arts.

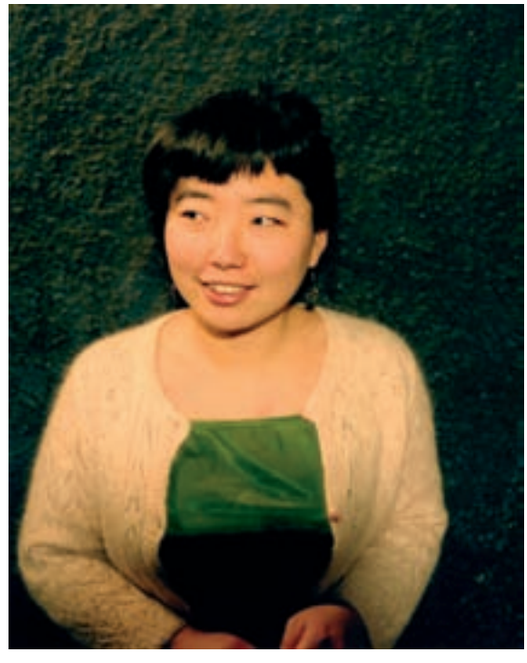
Installée à Poitiers depuis 2001, où elle a suivi les cours de l'Ecole européenne supérieure de l'image (EESI), Juhyun Choi, 28 ans, réside pour un an à la Maison des auteurs d'Angoulême afin de mener à bien trois projets d'albums. Et le chemin qui l'a menée du Coréen Lee Dooho, auteur classique de bande dessinée – *«Il m'a nourrie»*, dit-elle – à la nouvelle vague française promue par l'édition indépendante, est à l'image de l'apprentissage artistique en Asie : patient. Enfant donc, Juhyun Choi vit au sud de la Corée du Sud dans une petite ville presque rurale, Gyeongju, et découvre la calligraphie. *«Vers 6 ou 7 ans. C'est mon premier contact avec l'art, un art considéré comme plus noble que la peinture. Pendant longtemps je n'ai fait que des lignes horizontales et verticales sur du papier journal»*, se souvient-elle.

Ensuite, face à la foisonnante production de manhwas (version coréenne des mangas) bon marché, l'adolescente s'essaie *«pour rire»* à la bande dessinée. Mais sa profonde envie d'art la fait rêver de France. Juhyun Choi fait une fac de langues, apprend le français – elle traduit aujourd'hui Marjane Satrapi –, le design et s'envole vers une autre façon de vivre.

A l'EESI, l'étudiante est d'abord praticienne de l'installation. Puis elle redécouvre ou découvre la bande dessinée, européenne, tendance alternative. «*J'ai apprécié la simplicité et l'efficacité des récits. On peut raconter une histoire, sans avoir un dessin virtuose, ça m'a décomplexée. Ce qui m'intéresse ce n'est pas le dessin en soi, c'est l'histoire et la façon (personnelle) de la raconter»*, confie Juhyun Choi en citant notamment, pour référence, Joëlle Manix disparue en 2001.

Après un premier récit court sur la guerre pour un éditeur slovène, elle publie dans *Patate douce*, participe à des collectifs d'auteurs, s'autoédite. Petite fille attachée à sa mamie vieillissante, rêve de chaussures volées et autres songes... La plume et le pinceau, le trait ou les ombres chinoises soulignent la densité des personnages.

Parmi les ouvrages à venir cette année, il y aura un livre de petites histoires courtes et rigolotes sur l'enfance, un recueil de rêves *«irréels mais vécus»*. Et une saga chamanique qui mêlera fiction et éléments autobiographiques. L'aventure d'une princesse abandonnée sera prétexte à parler des femmes et des traditions qui, là-bas en Corée, s'imposent parfois à elles. ■



Le mois de janvier 2005 de Choi Juhyun & Otto T, éd. Groinge. *Over the Rive*, éd. Stripburger. Participation aux revues *Pon*, *Patate Douce*, *Le Nouveau journal de Judith et Marinette* et aux ouvrages collectifs *Warburger*, *Atticwit*. *Autoédités*, *Halme*, *Mains*, *Caches*. http://40075km.net/article.php3?id_article=516

Actu75.pmd 20 10/01/2007, 10:01

c'est kangkcholi qui n'a pas réussi à devenir un dragon. Il amène la sécheresse.
La nuit, les hommes du village vont dans la montagne, en frappant le sol pour le faire partir.
Alors il s'envole jusqu'à une montagne voisine, et ses écailles brillent en tombant sur le ciel de la nuit.
Mais je ne suis plus très sûr qu'il existe vraiment.
Je dois y aller.
Ne dis à personne que je suis venu.
Mais tu dors où ?
et tes arbres ? ta terre ?
Fais attention. Il ne faut pas qu'on te voie !
Tu as perdu une écaille, papa.

Après une douzaine de séjours à Hanoï, Gérald Gorridge raconte sa relation de «cœur et d'artiste» avec le Vietnam

Par **Astrid Deroost** Photo **Claude Pauquet**

Gérald Gorridge *ancrage vietnamien*

Avec *Les Fantômes de Hanoï*, Gérald Gorridge nous embarque dans son périple préféré, au bord et au-delà du fleuve rouge qui sinue à travers la capitale vietnamienne. L'auteur, professeur de bande dessinée à l'Ecole européenne supérieure de l'image d'Angoulême, publie un récit autobiographique, aquarellé, où la rencontre tient lieu de trame. Où une part très belle est faite aux femmes, Tham, Hop, Xuân, Hoa... *«Parce qu'au Vietnam,* explique l'artiste, *toute la vie repose sur ces héroïnes du quotidien.»* Et déjà point l'hommage de celui qui confesse son *«impression d'être débiteur»*.

En 1992, Gérald Gorridge visite un Vietnam à peine ouvert et loin, encore, de la ratification à l'Organisation mondiale du commerce. La fascination pour ce pays le fait s'envoler une seconde fois en 1999. Depuis lors, Hanoï fait partie de ses emplois du temps professionnel, artistique et personnel. Lesquels s'imbriquent, forcément. Au cours de cette deuxième expédition, le prof-auteur connaît de jeunes artistes vietnamiens. Et presque aussitôt, avec le concours du Centre culturel français, il organise des master classes BD, pour six puis quinze étudiants... sous surveillance politique. Après le second programme qui s'étale sur trois ans, une bande dessinée collective naît, objet très peu répandu au pays des rizières et de la cybercensure. Intitulé *Ké Moï*, l'ouvrage va *«de l'imagerie populaire à la bande dessinée»*. Une nouvelle aventure et un tome 2 sont en préparation.

L'album de Gérald Gorridge, publié chez Casterman, est donc le récit d'un ancrage fait de vraies rencontres. De chocs culturels aussi, vite désamorcés par le plaisir de connaître l'autre ou de déchiffrer une ville-palimpseste. *«Mon propos est de représenter Hanoï aujourd'hui, de montrer la façon dont les Vietnamiens se sont appropriés tout un passé (idéologique, architectural) et la manière dont ils se démènent au quotidien pour exister.»*

Le dessin est à cet égard l'arme la plus séduisante qui donne à l'étranger en déambulation, temps et prétexte à l'échange. Page après page, d'un trait libre comme la rue, Gérald Gorridge livre la vie, les gestes des femmes, les édifices, les couleurs de la ville, et surtout des visages, complices furtifs ou amis. *«Ce livre, je l'ai fait grâce aux gens que j'ai rencontrés... Là-bas, malgré les difficultés (dues au contexte politique), un vent favorable souffle sur ce que j'entreprends»*, confie le dessinateur qui, en ce moment, imagine une fiction dans le même et lointain décor. A Angoulême, entre deux voyages, l'auteur garde un œil sur Hanoï et sur des fantômes... finalement très protecteurs. ■

Les Fantômes de Hanoï, dessin et scénario de Gérald Gorridge, éd. Casterman. Présence de l'auteur au stand et exposition prévue au cours du festival. Gérald Gorridge participe avec dix-neuf autres auteurs à l'exposition «BD Reporters» présentée à Paris (centre Pompidou) jusqu'au 23 avril.

Actu75.pmd 22 10/01/2007, 10:02

XE
RỬA XE
RỬA XE

Plaidoyer pour un objet culturel non identifié

En ces temps de festival propices à la contemplation, l'ouvrage de Thierry Groensteen, *Un objet culturel non identifié* (éditions de l'An 2), invite à une passionnante réflexion sur la place de la bande dessinée dans le paysage culturel. Spécialiste du sujet, l'auteur passe en revue les thèmes qui semblent autant de freins au processus de légitimation du 9e art. A commencer par son appartenance disciplinaire : littérature ou art visuel ? Thierry Groensteen dresse la liste de ce qu'il qualifie de handicaps symboliques. Les plus répandus étant peut-être «les noces impossibles entre texte et images», le «péché d'infantilisme» et la «tâche ingrate d'amuser», handicaps nourris de présupposés que l'auteur contre de façon très argumentée, documentée, avec autant d'aisance que les lieux communs sont tenaces.

Thierry Groensteen brocarde également les gros éditeurs avides de certitudes marchandes ; interroge l'apathie du pays de l'exception culturelle face à la déferlante manga ; raille l'heroic fantasy, genre précisément dénué de la moindre fantaisie ou liberté créative ; rappelle les sources d'un art dont l'histoire fut longtemps confisquée, détournée par ses admirateurs ; s'étonne des politiques publiques incertaines, tantôt favorables, tantôt oublieuses du médium... Et revient sur la mission mal définie ou indéfinie du Centre national de la bande dessinée et de l'image d'Angoulême, au sein duquel il dirigea le musée de la bande dessinée pendant huit ans.

Ce livre complet intéressera les lecteurs et les non-lecteurs de bande dessinée. Il explique brillamment les raisons qui conduisent à la marginalisation d'un art, mise à l'écart qui tendrait à s'atténuer. A moins, démontre l'auteur, qu'il ne s'agisse que d'une «évolution en trompe-l'œil».

Astrid Deroost

L'AN 2

***Jean Monnet, bâtisseur d'Europe*, dessiné par Jeanne Puchol et scénarisé par Catherine Cazalé, l'ouvrage met en scène des lycéens qui enquêtent sur le père de l'Europe dans le but de lui consacrer un site internet. L'album, qui s'adresse aux scolaires et à un public plus large, a été réalisé à l'initiative et avec le soutien de la Région Poitou-Charentes. (www.editionsdelan2.com, Angoulême)**

***Temps de canard*, par Tom Tirabosco. Dans ce recueil d'illustrations (initialement parues dans le supplément week-end de *La Tribune de Genève*), le canard de Tirabosco hante les fermes et les salons chics, les laboratoires et les musées, les autoroutes et les cabinets de psy. Tel le chien Snoopy, il se projette dans les rôles les plus divers où l'insolite et l'humour le disputent à la poésie.**

La revue *Neuvième Art* propose, dans sa 13e livraison, une interview de Pétillon ainsi que des études relatives à l'auteur de *L'Enquête corse* et de *L'Affaire du voile* ; un dossier complet sur Lewis Trondheim ; un zoom sur Philippe Druillet. Le créateur de Lone Sloane prépare son retour avec la parution en 2007 du très attendu *Delirius 2* (scénario Benjamin Legrand), etc.

Invité du prochain festival, He Youzhi, 84 ans, maître chinois de la bande dessinée, restitue de son trait subtil, sous forme de tableaux foisonnants, les petits métiers de rue de son enfance. *Cent métiers du vieux Shangaï* de He Youzhi, aux éditions de l'An 2.

EGO COMME X

Avec *Elles*, Frédéric Boilet livre de délicates histoires de jeunes filles, pour la plupart inédites en France, en un seul volume et en couleurs : rouge comme la carrosserie du tuk-tuk, jaune comme les lacets des chaussures d'Emilie, vert comme l'intouchable fruit dans l'arbre, bleu comme les papillons sur un soutien-gorge ou violet comme le pubis d'une inconnue.

DARGAUD

Alexandre Clérisse publie *Jazz club*. L'ouvrage qui a pris forme à la Maison des auteurs d'Angoulême et conte l'histoire d'un musicien de talent persuadé d'avoir, pour raison d'amour, perdu le fil de l'inspiration. (*L'Actualité* n° 71).

CASTERMAN

***L'Invention de Morel* par Jean-Pierre Mourey, adaptation en bande dessinée éponyme du roman d'Adolfo Bioy Casares (sortie en février). Egalement réalisée lors de la résidence de l'artiste à la Maison des auteurs d'Angoulême. Un homme en fuite, persécuté dans son pays d'origine, trouve refuge sur une île. Un lieu étrange, dominé par une villa dont les sous-sols recèlent une machinerie complexe... (*L'Actualité* n° 72).**

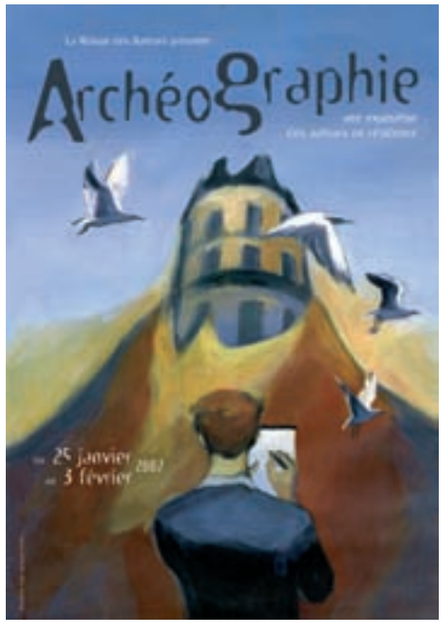
DELCOURT

Delcourt réédite les dessins de Claire Wendling. Le recueil précédemment publié est épuisé. Claire Wendling, auteur des *Lumières de l'Amalou*, a, il y a quelques années, travaillé dans le cinéma d'animation à Los Angeles. Elle en a rapporté des dessins personnels sublimes, ténébreux, fascinants...

Actu75.pmd 24 10/01/2007, 12:39

ArchéoGraphie à la Maison des auteurs

La Maison des auteurs d'Angoulême, lieu de résidence pour artistes exerçant dans les arts graphiques narratifs (bande dessinée, cinéma d'animation, multimédia...), célèbre cette année ses cinq ans d'existence et surtout le fait d'avoir accompagné, et hébergé dans ses ateliers, près de 60 créateurs. Débutants ou confirmés, ils sont venus, le temps d'un projet, de France, de Russie, des Etats-Unis, du Québec, d'Amérique latine... pour une durée comprise entre quelques mois et deux ans.



L'exposition ArchéoGraphie, mise en place à l'occasion du festival 2007, propose aux visiteurs de pousser les portes de la Maison et de se livrer à un original chantier des fouilles. Chantier ou observation qui leur permettra de découvrir au détour de tentes, de caisses de transport ou d'échafaudages, les créations – en cours – des 23 auteurs actuellement résidents à Angoulême. Notons que l'affiche a été dessinée par Aude Samama.

Maison des auteurs, Angoulême, entrée 3, avenue de Cognac.
Du 25 janvier au 3 février.
www.maisondesauteurs.com

ATRABILE

Depuis dix ans, selon Amnesty International, plus de 350 femmes ont été assassinées à Ciudad Juarez, ville mexicaine de l'Etat de Chihuahua, et au moins 137 ont subi des sévices sexuels avant de mourir. Avec *Luchadoras*, Peggy Adams apporte sa «minuscule pierre pour faire connaître la situation des femmes de Ciudad Juarez».

Blogs BD au CNBDI : le temps d'en parler

Pour la 34e édition du Festival d'Angoulême, le Centre national de la bande dessinée et de l'image (CNBDI) propose, en plus des expositions Jim Woodring et McGuire installées en ses murs, des rendez-vous grand public inédits.

Le CNBDI organise des rencontres sur le thème des blogs BD avec en maître de cérémonie Lewis Trondheim, blogueur lui-même (www.lewistrondheim.com) dont on se rappelle les vrais-faux aveux ou dénis de création concernant *Le Blog de Frantico* (Albin-Michel). Le web devient en effet un important champ d'expérience et d'expression pour la bande dessinée avec ses premiers grands rendez-vous organisés (www.festival-blogs-bd.com). Les jeunes auteurs y trouvent un lieu de diffusion économique, étonnamment efficace pour échanger et montrer leurs travaux.

Le webzine se superpose au fanzine, et le Net devient, pour les éditeurs aussi, un nouvel espace de découverte de talents... A noter que les thèmes du quotidien – ainsi, par exemple, de la vie de l'enseignant remplaçant Vincent Robert – et une recherche formelle liée au support écran sont quelques-unes des caractéristiques de la blogosphère BD.

Pour les rencontres, le CNBDI invite à sa table au moins trois grands noms du blog BD dont le père de Lapinot. Au programme : point théorique et conseils pratiques.

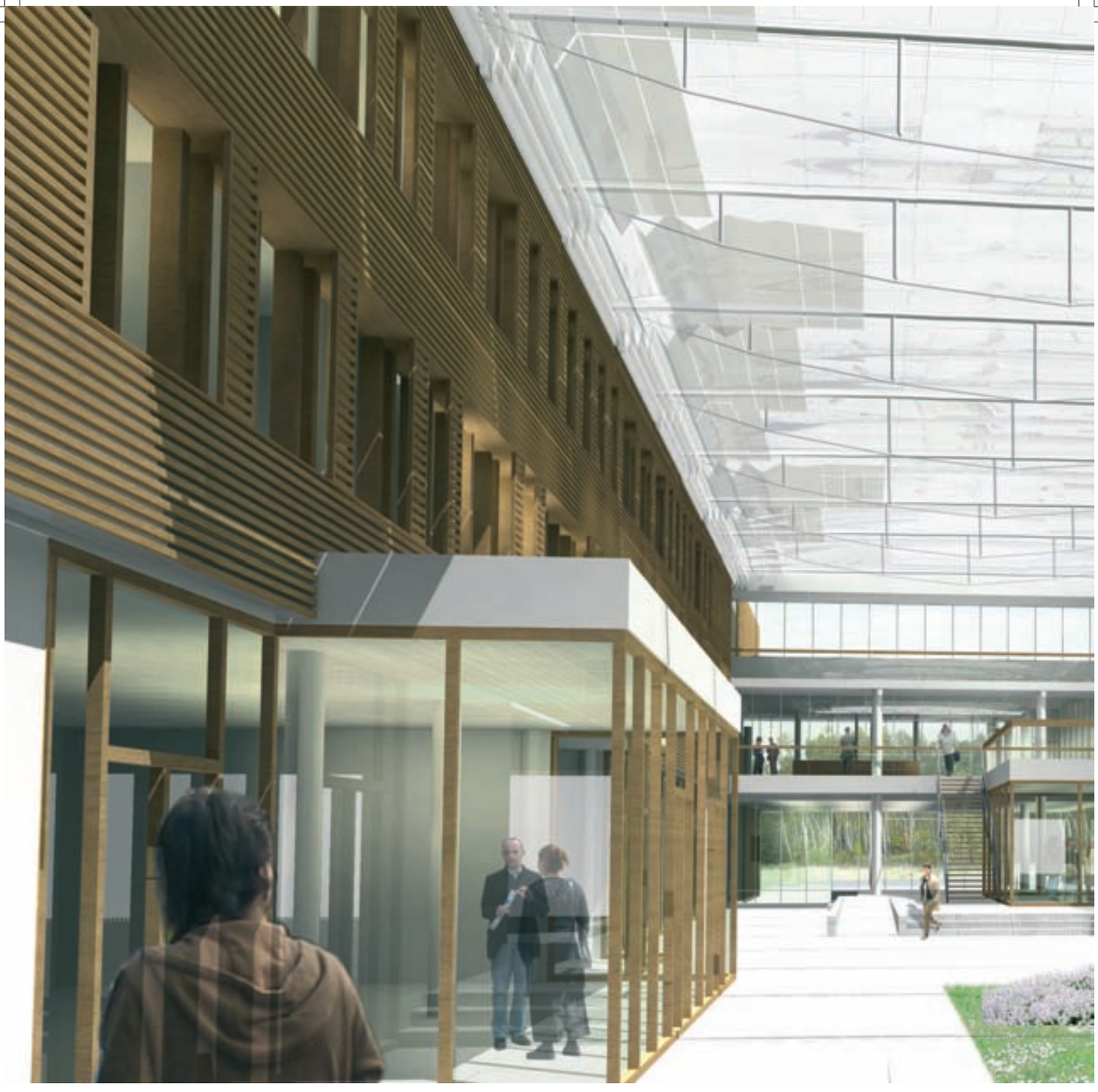
Une rencontre sur la création contemporaine américaine avec les auteurs exposés Jim Woodring et McGuire mais aussi Jeff Smith (créateur de Bone) s'intéressera à l'abolition des frontières entre illustration, dessin animé, bande dessinée...

En plus démonstratif, le CNBDI propose également des ateliers de «dessins à la demande» animés par des auteurs. Chaque séance pourra accueillir près de 80 visiteurs-demandeurs-inspirateurs d'images.

Enfin, les festivaliers sont invités à participer à un lâcher de bandes dessinées voyageuses dans la tradition, encore jeune, du bookcrossing. Dix bandes dessinées muettes sont ainsi lâchées, empruntées, lues, abandonnées, trouvées, lues, abandonnées et ainsi de suite... pour un voyage que les visiteurs du festival risquent de rendre planétaire.

CNBDI,
121 route
de Bordeaux,
05 45 38 65 65

Actu75.pmd 25 10/01/2007, 12:39



Vue de l'atrium, situé au centre
du bâtiment d'enseignement général.
SCAU G. Autra, et F. Gillard / Architectes.

Un lycée

Un lycée ne consommant aucune énergie fossile doit ouvrir ses
Quelles solutions les architectes ont-ils adoptées

Actu75.pmd 26 10/01/2007, 10:04

100 % Kyoto

portes en septembre 2009 à Poitiers dans le quartier de Saint-Eloi.
et combinées pour réaliser cet objectif ambitieux ?

Actu75.pmd 27 10/01/2007, 10:04

Par **Anh-Gaëlle Truong**

Le premier lycée en France ne consommant aucune énergie fossile sera construit à Saint-Eloi dans la communauté d'agglomération de Poitiers. Ce lycée, dont le nom n'a pas encore été défini, a été présenté le 16 novembre 2006 par la présidente de la région Poitou-Charentes, Ségolène Royal, sous l'appellation de lycée Kyoto, en référence au protocole du même nom par lequel les pays signataires se sont engagés à réduire leurs émissions de gaz à effet de serre.

Les architectes, Guy Autran et François Gillard du cabinet SCAU, comme les bureaux d'études (Cèdre, Sorane) ont travaillé de concert pour trouver les solutions qui permettraient de remplir un objectif bien plus ambitieux que les normes HQE (haute qualité environnementale) habituellement mises en place.

Dans le cas du lycée Kyoto, ces solutions vont dans deux directions : la diminution de la consommation d'énergie d'une part et le recours aux énergies renouvelables d'autre part.

La diminution de la consommation d'énergie passe d'abord par l'isolation : *«75 % du bilan énergétique du bâtiment est dû à ce traitement qui concerne toute l'enveloppe (murs - vitrages - toiture) du bâtiment»*, précisent les architectes. La réduction de la consommation d'énergie passe aussi par l'utilisation optimale des ressources naturelles comme la lumière (apport maximal par les ouvertures qui peut encore être accentué par l'utilisation d'étagères à lumière) ou le vent. Enfin, la réduction se décline aussi en une rationalisation des usages grâce à des détecteurs de présence et de lumière naturelle ou encore l'utilisation d'ampoules basse énergie. La diminution de la consommation moyenne est ainsi drastique : le lycée Kyoto consommera 52 fois moins d'énergie qu'un lycée construit dans les années 1990 et 33 fois moins qu'un lycée conçu en 2000. Quant aux énergies qui assureront l'approvisionnement en électricité et en chaleur, elles sont en premier lieu renouvelables et seront sollicitées dans un ordre bien particulier. Dans un premier temps, estimé au trois ou quatre premiers mois de saison froide, le lycée puisera dans les calories stockées dans la cuve de 1 000 m^3 d'eau chaude qui sera chauffée à 90 °C, pendant l'été, par l'incinérateur voisin. Le complément d'énergie (électricité et chaleur) sera ensuite fourni par deux micro-cogénérations à l'huile végétale. Et le reste des besoins en électricité sera produit par les 1 000 m^2 de capteurs solaires photovoltaïques. Enfin, production anecdotique mais astucieuse : en hiver, l'air "vicié" des salles de classes réchauffe l'air de l'extérieur grâce à un échangeur à

Actu75.pmd 28 10/01/2007, 10:04

Vue du lycée depuis le boulevard. SCAU G. Autra, et F. Gillard / Architectes.

Pour suivre l'avancement des travaux du lycée : http://blogs.poitou-charentes.fr/kyoto

double flux. En résumé, on utilise ici les calories produites par les élèves pour réchauffer l'air renouvelé. Multiples, ces solutions de constructions respectueuses de l'environnement sont déterminées en fonction de la destination du bâtiment, de l'orientation du site, du vent, de sa localisation géographique… *«Il n'y a malheureusement pas de solution miracle transposable d'une construction à l'autre. Techniquement tout est possible, le problème est de combiner ces techniques avec les contraintes économiques et les impératifs d'efficacité.»* L'investissement global (construction, études, équipements, etc.) représente 40 M€, soit un surcoût de 20 % à 30 % par rapport à un établissement classique. *«C'est périlleux, avec les fluctuations des tarifs de l'énergie, d'évaluer la durée du retour sur investissement qui peut s'étaler de 2 à 20 ans suivant les équipements»*, avancent prudemment les architectes.

UN LYCÉE DES SAVEURS

Ce lycée réunira le lycée agricole Grand-Pont de Chasseneuil-du-Poitou et le lycée hôtelier de Poitiers pour ainsi rassembler toutes les formations de bouche (hôtellerie, restauration, transformation agroalimentaire, commerce et services) dépendant habituellement de deux ministères différents : l'Education nationale et l'Agriculture. A la rentrée 2009, il accueillera 500 élèves et apprentis.

Cette réunion formait le socle du projet lancé sous le mandat de Jean-Pierre Raffarin qui intégrait aussi des préoccupations environnementales avec la norme HQE. En le reprenant, Ségolène Royal y a ajouté une forte dimension environnementale.

C'est en fonction des formations dispensées mais aussi de sa localisation en périphérie de Poitiers, proche de la ville et de la campagne, que les architectes ont choisi de décliner le bâtiment sur le thème «De la Terre à l'assiette». Avec la grande prairie centrale et ses ondulations, couverte de graminées et de bosquets comme dans la campagne environnante, ils ont souhaité conserver la mémoire rurale du site. Ils ont aussi utilisé des matériaux locaux et des éléments architecturaux traditionnels comme les claies des séchoirs à tabac rappelés par les bardages bois, des soubassements en pierre sèche et de grands murs blancs rappelant les falaises ou les carrières calcaires. Ils ont aussi mis en valeur la topographie en implantant les bâtiments. Le thème se retrouve aussi dans les fonctionnalités : des jardins thématiques sont plantés entre les ateliers et des boutiques sont placées en bout d'atelier pour assurer la commercialisation des produits des lycées. Mais ces derniers aménagements sont encore dans une tranche conditionnelle des travaux.

La grande particularité du bâtiment, hormis ses qualités environnementales, est la présence d'un atrium, lieu de vie central du lycée, qui a été conçu pour apporter lumière et chaleur en hiver et surtout ne pas se transformer en serre l'été, grâce à une ventilation étudiée. ■

Actu75.pmd 29 10/01/2007, 10:04

Entretien **Anh-Gaëlle Truong**

François Gillard : un défi stimulant

L'Actualité. – Ces nouvelles priorités environnementales ne freinent-elles pas la créativité de l'architecte ?

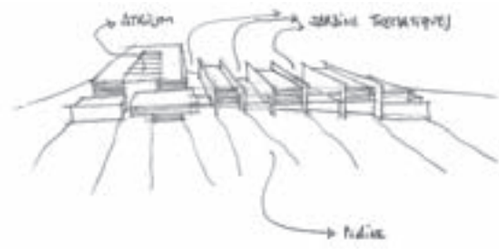
François Gillard. – J'imagine que chaque architecte peut voir ce travail différemment. Pour moi, c'est un défi stimulant. D'autant plus stimulant que notre époque est confrontée à des questions cruciales sur lesquelles les architectes peuvent avoir leur part de réponses et de responsabilité. La recherche de solutions environnementales adéquates passe par des interrogations sur l'usage des lieux, leur occupation dans le temps, le comportement des habitants, le site du projet, les dimensions paysagère (physique et symbolique) du lieu, etc. La complexité des situations et toutes ces interrogations font partie intégrante du travail architectural et de la justesse de la réponse. Ce n'est donc pas pour moi un frein à la créativité, au contraire...

Exigent-elles de votre part des formations complémentaires ?

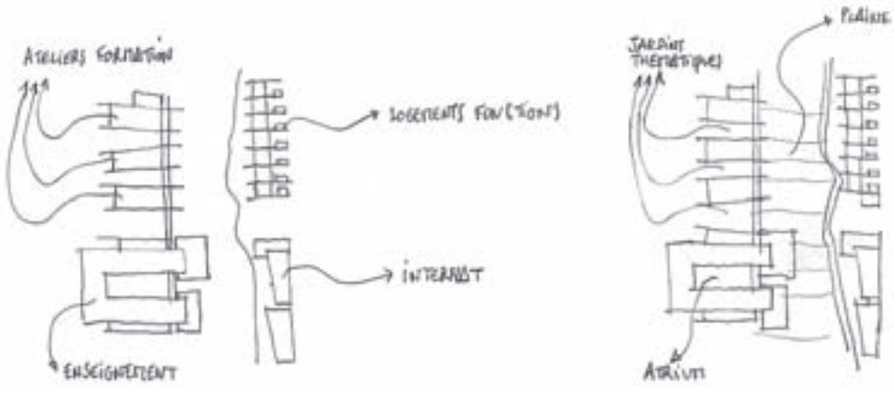
Il faut quitter l'image de l'architecte démiurge qui conçoit tout seul les projets. A chaque projet collabore toute une équipe qui va du client à l'architecte en passant par les usagers, les programmistes, les bureaux d'études, les paysagistes, les spécialistes consultants, etc. En terme de développement durable nous nous forgeons une expérience en consultant et en travaillant avec des bureaux d'études spécialistes sur chaque projet. Pour le lycée Kyoto nous avons, par exemple, bénéficié de retours d'expériences mesurées in situ avec des bâtiments performants construits en Suisse.

Quelles règles guident votre crayon quand vous travaillez sur un projet ? Vous inscrivez-vous dans une école d'architectes ?

Je résumerais ma démarche par l'attention que je porte au contexte physique, temporel et humain du projet : la siuation. Un bâtiment doit entretenir un dialogue voire même une relation de politesse empreinte de respect avec le paysage qui l'entoure, avec l'époque dans laquelle il est construit, avec les hommes qui vont l'utiliser. Et, c'est après avoir accordé de l'attention à toutes ces données et après les avoir analysées que nous pouvons seulement penser à ce que nous pouvons apporter. Pour cette raison, je pense que les architectes repartent chaque fois de zéro. Je ne veux pas construire un objet tourné sur lui-même, coupé de son contexte. De fait, je me méfie des écoles mais aussi des discours mettant en avant le génie créateur d'un seul homme. L'objet n'est pas de mettre un ego en avant mais d'intervenir, en équipe, plus ou moins justement dans un contexte.



La SCAU (société de conception d'architecture et d'urbanisme) a été créée en 1971 par Guy Autran, Thierry Grüber, Michel Macary, Xavier Menu et Eric Zubléna alors que la plupart des architectes de cette époque choisissaient d'exercer sous le statut de profession libérale. Depuis, des associés se sont ajoutés au quartet de départ : François Gillard, Bernard Cabannes et Luc Delamain, et l'agence emploie 88 personnes dont les trois quarts d'architectes. Aujourd'hui, la SCAU est un des plus gros cabinets d'Europe ayant, par exemple, conçu le stade de France (Michel Macary et Aymeric Zubléna ont travaillé avec CR Architecture) ou l'aile Richelieu du Louvre (Michel Macary a travaillé avec Jean-Michel Wilmotte et Ieoh Ming Pei).



Croquis de François Gillard.

Actu75.pmd 30 10/01/2007, 10:05

Objectif zéro énergie fossile

Voici les solutions adoptées par les architectes du lycée Kyoto.

OBTENIR UN BILAN ÉNERGÉTIQUE PERFORMANT

RÉDUIRE
LA CONSOMMATION D'ÉNERGIE

Les murs, d'une quarantaine de centimètres d'épaisseur, sont isolés par l'extérieur avec du chanvre, puis des panneaux de fibre de bois et du béton. L'isolation extérieure supprime les ponts thermiques et favorise l'inertie thermique avec l'épaisseur des murs. En bref, il fait plus frais l'été et plus chaud l'hiver.

Les vitrages, emplis de gaz isolants, sont traités pour ne pas laisser passer les infrarouges.

La toiture végétalisée renforce encore l'inertie du bâtiment.

Les protections solaires ou stores ont été placés en fonction de la course du soleil. Dans l'atrium, ils sont automatisés et mobiles.

En multipliant les ouvertures pour l'apport de lumière naturelle.

En utilisant des étagères à lumière (plaques réfléchissantes) pour un meilleur éclairage en fond de classe.

En utilisant des ampoules basse consommation.

En modulant et en automatisant l'allumage des éclairages artificiels en fonction de la présence d'élèves et de la lumière naturelle grâce à des détecteurs.

En utilisant les courants d'air plutôt que la climatisation pour refroidir le bâtiment en été, la nuit.

UTILISER
LES ÉNERGIES RENOUVELABLES

En utilisant les calories produites par les élèves pour réchauffer l'air arrivant de l'extérieur par un échangeur de chaleur à plaque servant à transférer la chaleur d'un fluide à un autre.

En stockant des calories produites en été par l'incinérateur voisin dans la cuve de stockage intersaisonnier.

Ensuite en utilisant la cogénération (production d'électricité et de chaleur) à l'huile végétale.

Et, enfin, les capteurs solaires photovoltaïques produisent le reste des besoins en électricité.

AUTRES SOLUTIONS DE DÉVELOPPEMENT DURABLE

Pour la gestion de l'eau : les eaux pluviales sont stockées dans des citernes et utilisées pour l'arrosage et les chasses d'eau.

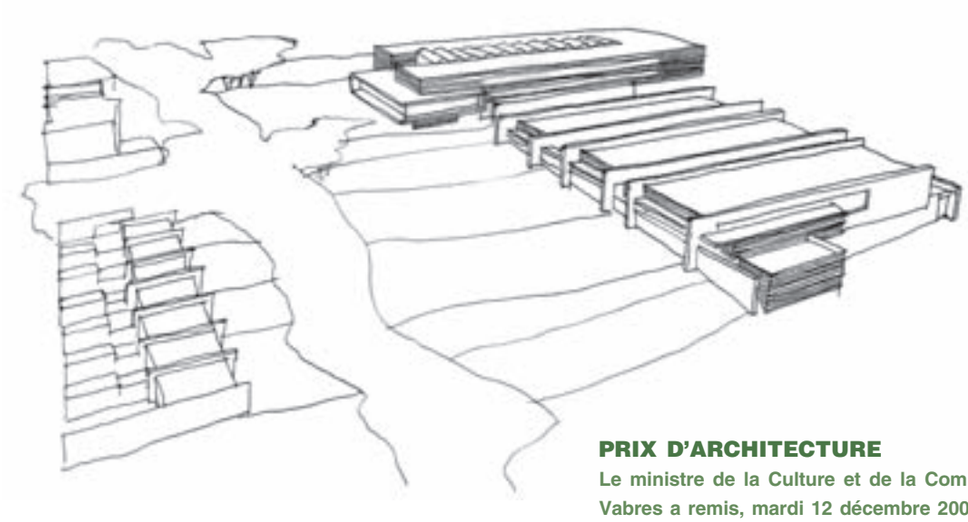
Pour contrôler les rejets, les toitures végétalisées servent de stockage d'orage.

Les espaces plantés sont le moins imperméabilisés possible pour éviter la circulation de l'eau en surface et faciliter son transfert dans la terre. De fait, il y a le moins de voiries possible et les existantes sont placées en périphérie.

Dans le choix des matériaux : l'utilisation du pvc a été proscrite car la fabrication de ce matériau puise dans les ressources pétrolières. De fait, les menuiseries sont en bois et les sols en linoléum.

Dans la gestion des espaces de stationnement : la CAP construit un gymnase en limite de terrain avec des parkings dimensionnés pour des manifestations sportives en fin de journée. Ce parking sera donc mutualisé entre lycée et gymnase pour éviter de créer des places de parking complémentaires pour les lycéens, le personnel et les enseignants. «Autant d'espace gagné sur l'emprise délirante attribuée à la voiture en ville, autant d'espace végétalisé gagné...», note François Gillard.

Les circuits vélos et transports en commun ne sont pas du ressort du projet mais ont été pris en compte dans la réflexion sur le stationnement des vélos et les déposes cars des élèves. «Une attention particulière a aussi été portée sur les cheminements des personnes à mobilité réduite dans l'ensemble du projet et ses abords, en s'assurant de la continuité des cheminements.» ***A.-G. T.***



PRIX D'ARCHITECTURE

Le ministre de la Culture et de la Communication Renaud Donnedieu de Vabres a remis, mardi 12 décembre 2006, les prix décernés cette année par l'Académie internationale d'architecture à 12 architectes français et leurs équipes, parmi lesquels Guy Autran pour le lycée Kyoto de Poitiers (prix spécial de la maison d'édition Atlas Style). La plus haute distinction a été attribuée à l'architecte Paul Andreu.

Actu75.pmd 31 10/01/2007, 10:05

A partir d'un ensemble d'archives pour la plupart inédites, le chercheur Yannis Suire dessine une histoire totale, depuis le XVIe siècle, du Marais poitevin et de ses habitants

Par **Mireille Tabare**

Une écohistoire *du Marais poitevin*

Sur l'histoire du marais, il n'existait jusqu'à présent que des ouvrages succincts de vulgarisation, et quelques études plus pointues portant sur une période ou sur un aspect de cette histoire. En publiant *Le Marais poitevin, une écohistoire du XVIe à l'aube du XXe siècle*, Yannis Suire vient magistralement combler ce manque. Véritable somme de connaissances et de références, ce livre s'intègre dans une démarche nouvelle, l'écohistoire, qui s'intéresse à l'étude sur le long terme et selon une approche transdisciplinaire des relations entre l'homme et son environnement.

L'ouvrage reprend l'essentiel de deux thèses présentées sur le même thème par l'historien, l'une en 2002 à l'Ecole des Chartes – prix de la meilleure thèse –, l'autre en 2004 dans le cadre de son doctorat à la Sorbonne. Ecrit d'une manière simple et vivante, largement illustré, ce livre s'adresse aussi bien aux chercheurs, aux étudiants, qu'à tous les amoureux du Marais poitevin. L'auteur est lui-même un enfant du pays. Né à Vix, d'une famille de pêcheurs implantée dans le marais depuis au moins le XVIIe siècle, il y a passé sa jeunesse et s'est passionné très tôt pour l'histoire de cette terre si singulière. Après un cursus secondaire dans le sud de la Vendée, c'est tout naturellement qu'il s'est orienté vers des études d'histoire, d'abord à l'Université de La Rochelle, puis à Toulouse, où il a passé sa licence et préparé l'entrée à l'Ecole des Chartes. *«En furetant dans les archives, notamment auprès des sociétés de dessèchement, j'étais tombé sur des trésors,* explique Yannis Suire. *En même temps, j'étais sensible aux questions environnementales et j'avais conscience de vivre dans un espace à l'équilibre fragile et aux enjeux politiques et économiques très forts, un monde particulier, de terre, d'hommes et d'eau, dont il était important de reconstituer l'histoire.»* En l'inscrivant justement dans l'histoire de son environnement. Cette approche novatrice est née de l'évolution du concept d'environnement, mis en avant au XIXe siècle par les géographes, et repris depuis une quarantaine d'années par les historiens, sous l'impulsion de quelques grandes figures, comme Robert Delort, Fernand Braudel et Emmanuel Le Roy Ladurie. *«L'homme ne vit pas "posé" dans le paysage, il interagit avec lui. Il s'adapte aux contraintes du milieu tout en s'efforçant de le domestiquer à son profit. L'écohistoire, ou histoire de l'environnement, est l'étude sur le long terme de ce mouvement dual, décliné dans toutes ses dimensions : géographique, sociale, économique, politique, culturelle, biologique, ethnologique. De telles études ont été menées sur les milieux de montagnes, de forêts, mais encore très peu sur les zones humides.»*

Yannis Suire

Extrait d'un plan de partage des marais desséchés, en 1664. Archives départementales de la Vienne.

Après l'Université de La Rochelle puis l'Ecole des Chartes, Yannis Suire s'est formé au métier de conservateur du patrimoine à l'Institut national du patrimoine. Depuis 2005, il est conservateur au Service régional de l'inventaire du patrimoine de Poitou-Charentes, à Poitiers.

Actu75.pmd 32 10/01/2007, 10:05

Marc Deneyer

Pourtant, les sources abondent. Yannis Suire s'est ainsi appuyé, pour ses recherches, sur une grande diversité d'archives. *«Parmi celles-ci, les fonds des sociétés de marais, jusqu'ici totalement inexploités et souvent oubliés au fond d'un grenier, se sont révélés d'une exceptionnelle richesse. Les documents, de nature très variée – registres de délibérations, de comptes, devis de travaux, cartes, plans, correspondance – livrent des informations tant sur les techniques de dessèchement que sur la personnalité des dessiccateurs, ou encore sur les modes de vie, les paysages, la faune et la flore du marais.»* Les archives nationales, départementales, notariales (contrats de mariages, inventaires après décès…), municipales (état civil, cadastre) ont fourni quant à elles de précieuses données sur la société maraîchine. Pour chaque type de document, l'historien a mis au point une grille de lecture adaptée, permettant de traiter les données de manière homogène et croisée. *«A partir de cette riche matière, j'ai cherché dans mon livre à restituer sur quatre siècles le processus complexe d'adaptation réciproque entre le marais et ses habitants.»* L'histoire du Marais poitevin, c'est d'abord celle d'un combat permanent entre l'homme et l'eau, des grandes étapes de la mise en valeur du territoire par des travaux de dessèchement et d'aménagement. A la fin du XVIe siècle, le Marais poitevin connaît un relatif développement. Pêche, chasse, élevage, artisanat, commerce, la population vit en relation harmonieuse avec son milieu. L'historien évoque les bouleversements survenus dans le marais lors de la deuxième phase de dessèchement aux XVIIe et XVIIIe

Actu75.pmd 33 10/01/2007, 10:06

siècles – la première a eu lieu au Moyen-Age – avec l'afflux d'investisseurs privés, encouragés par le pouvoir royal, la création de sociétés de dessèchement, les travaux entrepris, les obstacles rencontrés, l'émergence de différents types de paysages : terres hautes, marais desséchés, marais semi-desséchés, marais mouillés. *«Le Marais poitevin est né des succès et des échecs de cette entreprise. Si le marais mouillé existe, c'est d'une part parce que l'homme n'a pas réussi à dessécher l'intégralité du marais, et d'autre part parce qu'il le fallait !»* Les travaux sont relancés au XIXe siècle directement sous l'autorité de l'Etat, dans le but, non plus de conquérir de nouveaux territoires dans le marais mouillé, mais de l'aménager pour favoriser l'évacuation de l'eau et atténuer l'effet des crues. *«Les sociétés et les ingénieurs des Ponts et Chaussées ont très bien compris le parti qu'ils pouvaient tirer du marais mouillé, à la fois comme bassin d'expansion des crues et comme réservoir d'eau en été pour irriguer les cultures dans la partie desséchée.»*

Pont, canal, digue et hutte. Le dessinateur a placé par erreur les bâtiments dans le canal puis a tenté de les effacer en les recouvrant de vert. Plan des marais de Norbec. Archives départementales de la Charente-Maritime.

Yannis Suire s'intéresse en parallèle à la vie quotidienne des maraîchins, à l'organisation sociale, à l'activité économique, à la culture, aux comportements : *«On ne vit pas du tout de la même façon dans les marais desséchés et dans les marais mouillés. Pourtant, le sentiment existe d'appartenir à un même territoire, à un environnement très particulier, où chaque parcelle de terre est toujours à gagner, à protéger des eaux, un monde où savoir s'adapter est un gage de survie. Cette existence en grande intelligence et proximité avec la nature crée chez les populations des comportements spécifiques, que l'on retrouve dans les traditions, dans les croyances, les caractères. Attaché à sa terre, le maraîchin est réputé méfiant et rétif à toute autorité ou décision imposée de l'extérieur.»*

Sur tous ces sujets, le livre foisonne d'informations inédites, d'éclairages historiques nouveaux. L'auteur replace ainsi les sociétés de marais au cœur de l'action d'aménagement du territoire. *«On a tendance à oublier aujourd'hui que si les marais ont été mis en valeur et entretenus depuis quatre siècles, c'est grâce à ces sociétés – une forme d'organisation spécifique des zones humides – regroupant des propriétaires autour d'un intérêt commun : l'aménagement et la gestion des surfaces de marais.»* Yannis Suire rétablit également la vérité sur la participation des Hollandais à l'entreprise de dessèchement au XVIIe siècle. *«En fait, les Hollandais ont surtout apporté leur savoir-faire, mais leur présence et leur action sur le terrain sont demeurées très limitées. Humphrey Bradley, le Hollandais à qui Henri IV avait confié la mission de dessèchement, est mort ruiné, sans même avoir jamais foulé le sol du Marais poitevin. Ses quelques associés, qui s'étaient lancés dans la remise en état des aménagements médiévaux dans la partie aval, n'ont pas mieux réussi et sont vite repartis. Dans les archives, je n'ai retrouvé la trace que d'une seule famille hollandaise durablement implantée dans le marais.»* Dans la réalité, très rapidement, des investisseurs français ont pris le relais – notables, savants, magistrats, négociants, propriétaires locaux – attirés par des gains potentiels mais aussi par les défis techniques de cette ambitieuse entreprise. L'auteur nous en brosse quelques portraits, tel celui du duc de Roannez, gouverneur du Poitou, passionné de sciences, ami de Pascal et de Huyghens. Ou celui de Fleuriau de Bellevue, grande figure rochelaise, directeur de la société de dessèchement de Taugon, et moteur de la relance des travaux au XIXe siècle.

Plus globalement, de cette étude il ressort qu'il existe bien une écohistoire spécifique aux zones humides. *«Ce qui est le plus frappant, c'est la permanence des enjeux sur quatre siècles. Aujourd'hui comme hier, en dépit des transformations du territoire et des modes de vie, tout repose toujours sur la gestion de l'eau et de ses colères. Cela passe toujours par l'entretien collectif des digues et des canaux, et par la réglementation de l'utilisation de la ressource en eau. On retrouve les mêmes acteurs, les mêmes comportements, les mêmes conflits d'intérêt autour de l'eau, entre agriculteurs des marais desséchés et bateliers des marais mouillés, entre la puissance publique, les sociétés de marais et les habitants. A l'heure où se décide l'avenir du Marais poitevin, avec le débat public autour du projet de charte de Parc naturel, l'histoire rejoint l'actualité. La pérennité des enjeux territoriaux incite, ici encore plus qu'ailleurs, à s'inspirer du passé pour éclairer le présent, à tirer des enseignements de ses succès comme de ses échecs, et notamment de ce constat : à chaque fois que l'homme, dans le marais, a voulu trop forcer la nature et ne pas tenir compte de l'interdépendance des milieux, il a échoué.»* ■

Yannis Suire : *Le Marais poitevin, une écohistoire du XVIe à l'aube du XXe siècle*, Centre vendéen de recherches historiques, 2006, 536 p., 25 €.

Actu75.pmd 34 10/01/2007, 10:06

La bibliothèque de terres du Poitou-Charentes de Kôichi Kurita

Par **Samuel Arlaud** Photos **Kazuko Kurita**

L'artiste-voyageur Kôichi Kurita présente une expérience sans précédent et particulièrement riche en symboles. Il prend la terre pour ce qu'elle est, pour tout ce qu'elle est. Il la prend, il la foule, il la regarde, mais est-ce bien dans cet ordre ? il la foule, il la regarde, il la prend ?

Il en fait une bibliothèque. Mais qu'est-ce qu'une bibliothèque ? Un endroit où l'on conserve, où l'on classe, où l'on préserve, où l'on accumule, où l'on transmet ? Un lieu sans doute à la fois fermé et ouvert sur le monde. Un lieu en permanence mal fini, en équilibre instable, un peu comme la géographie qui veut enfermer le monde en des formes compréhensibles alors que le monde répugne à l'enfermement.

Il y a un second élément de parenté entre la bibliothèque de terres et la géographie : celle d'avoir peu ou prou le même objet : la terre et son ordonnancement. Qu'est-ce qu'une bibliothèque de terres ? Comment regrouper en un lieu les supports de tous les lieux ? Comment donner une expression à la diversité, à la multitude des échantillons, comment proposer une organisation intelligible à l'homme ?

On se dit que s'il s'agit d'une bibliothèque, chacun peut la parcourir et y chercher ce qu'il veut, que chacun peut l'enrichir, en changer les couleurs, créer de nouvelles nuances, et d'une certaine manière apporter sa pierre à la terre.

Objectivement les couleurs de la terre, dans leur extrême diversité, troublent les repères. Il y a celles que l'on connaît, parce qu'elles sont repérables et fréquemment utilisées par les hommes ; il y a celles que l'on croît connaître mais dont on ne voit pas très bien la provenance précise ; puis il y a celles que l'on n'imagine même pas pouvoir être de la terre, au sens de ce bon vieux sol depuis si longtemps travaillé par les hommes. On l'imagine plus en profondeur, mais pas en surface. Et pourtant, l'évidence est là : Kôichi Kurita, en se penchant de loin en loin sur le sol du Poitou-Charentes, fait naître une mosaïque insoupçonnée.

Le matériau terre est riche de ses couleurs. Il y a des

Actu75.pmd 35 10/01/2007, 10:06

individualités mais aucune n'est finalement si totalement différente des autres que l'on puisse dire qu'elle n'est pas de la terre, si tant est qu'on l'observe dans son contexte. Ces fragments de terre sont un peu comme des fragments d'humanité.

En apparence on pourrait simplement décrire ce que l'on observe du point de vue des couleurs, en cherchant l'objectivité dans les formes et les écarts de nuances. D'où viennent ces couleurs, sont-elles premières ou sont-elles devenues le produit d'une action humaine ? Sont-ce encore des terres de la Terre ou n'est-ce plus qu'un matériau, produit de transformations séculaires, plus ou moins voulues, plus ou moins subies ?

Le géographe se méfie de l'apparente objectivité. De ces quadrilatères de terre émergent des dimensions profondément humaines, donc subjectives : celles du temps, de l'espace, de l'esprit aussi et des sens. La terre se voit, la terre se touche, la terre se sent, la terre se goûte, la terre s'écoute. Elle invite à une expérience et à l'apprentissage.

J.-L. T.

Il y a là comme un éclairage de l'histoire humaine et de la vie d'un morceau de notre planète. L'homme quadrille la terre, du champ jusqu'aux Etats. Il la quadrille d'abord par son pas, à sa mesure pourrait-on dire, en circulant. La terre est à la fois son support circulatoire et nourricier. Elle est à la fois dans le mouvement de l'homme et dans son attachement. Elle est son paradoxe premier.

UNE SOLIDARITÉ ENTRE CES TERRES

En dessinant des carrés, Kôichi Kurita crée des chemins qui invitent à la circulation, au voyage, sans imposer pour autant de piste particulière à suivre. Il y a de l'ordre dans cette disposition mais il y a aussi une certaine liberté. Cependant pourquoi avoir disposé ces échantillons de terre en carré, y a-t-il là un atavisme organisationnel ? Le carré est une forme régulière, lisse, qui force le regard à aller à l'essentiel : mais quel est l'essentiel ? Pierre Dac ne croyait pas si bien dire avec sa formule «le carré est une circonférence qui a mal tourné». Le carré est une représentation du monde dans un certain nombre de croyances antiques mais il a aussi un sens en aménagement du territoire. Il traduit l'organisation, l'ordre et la maîtrise de la nature par les hommes, une hiérarchisation, une domination. Ces carrés, c'est la surface de la Terre telle que les hommes l'ont aménagée. Une Terre organisée, ordonnée, à laquelle l'esprit a donné un sens. Mais il n'est pas le seul. Il est un sens parmi de multiples sens possibles.

D'une certaine façon, l'œuvre de Kôichi Kurita représente le monde, le système-monde des géographes, tel qu'aucun des carrés n'apparaît plus comme isolé mais ne peut être observé qu'au regard des autres, donc en relation et en même temps en relativité par rapport aux autres pris individuellement ou dans leur ensemble. Même séparés ces carrés s'enrichissent l'un l'autre d'information et de sens et il y a (au moins par l'esprit) une circulation qui s'installe, des échanges et des liens qui se tissent, une interdépendance et donc une dépendance, des réseaux qui s'affichent et peut-être une solidarité entre ces terres.

Kôichi Kurita est né en 1962 dans la province de Yamanashi au Japon. Depuis 1991, il arpente la planète pour archiver les couleurs de la Terre. Il en prélève une poignée, unité de mesure qui sert à l'élaboration de ses œuvres. Au Japon, il a collecté à ce jour plus de 21 000 terres dans 3 200 sites et villages. Il est invité pour la première fois en France en 2004 par la Maison de la culture du Japon à Paris pour l'exposition «Petites natures ?», dont le texte du catalogue est rédigé par Dominique Truco, qui l'invitera ensuite à travailler en Poitou-Charentes. Ainsi Kôichi Kurita a commencé à collecter les terres de la région pour la Biennale d'art contemporain de Melle (été 2005) : 111 sites visités, 335 poignées de terre dont 200 sélectionnées.

Ce travail a été développé grâce à l'invitation de la ville de Poitiers en octobre et novembre 2006, dans le cadre des ateliers de création en résidence. Avec son épouse, Kazuko Kurita, il a parcouru 2 000 km en Poitou-Charentes et prélevé 434 échantillons de terre dans 140 villages. L'œuvre qui en résulte est une immense installation de 400 terres, qu'il nomme «Projet de bibliothèque de terres du Poitou-Charentes».

Exposition au musée Sainte-Croix de Poitiers jusqu'au 28 janvier 2007 : «Projet de bibliothèque de terres du Poitou-Charentes» et «De la Terre à la Terre» (cercle de terres du Japon exposé dans le département préhistoire). Au baptistère Saint-Jean le 20 janvier à partir de 15h, Kôichi Kurita installe une autre œuvre en présence du public, œuvre qu'il dispersera le dimanche 28 janvier à 15h.

Actu75.pmd 36 10/01/2007, 10:07

«Projet de bibliothèque de terres du Poitou-Charentes», détail de l'installation de Kôichi Kurita au musée Sainte-Croix de Poitiers, jusqu'au 28 janvier 2007.

Mosaïque de couleurs dans laquelle se retrouvent à la fois continuités et discontinuités, transitions et ruptures brutales qui traduisent les aléas de l'histoire géologique de la Terre, même à très grande échelle, et les multiples interventions humaines, sans que l'on sache très bien ce qui des deux génère le plus rapidement la naissance des nuances de cette matière irremplaçable. Parce ce que le temps change la terre ; le temps géologique certes, mais aussi le temps humain.

LES HOMMES ONT À APPRENDRE DE LA TERRE D'ABORD PAR LE REGARD

On devine à la fois cette terre fragile et cette terre qui résiste. La fragilité de la terre est bien transmise au regard, certainement par le tamisage qui produit le grain mais n'est-ce pas un peu la même chose à l'échelle de la planète que ces sols formant une pellicule extrêmement fine, si vite dégradée. On voit bien également la terre qui résiste au temps, aux hommes, à leurs travaux, aux techniques mais qui est aussi très malléable : elle s'aplatit, s'étend sous l'action, se prête à de multiples dispositions, à des mélanges divers. On pourrait dire qu'elle est d'assez bonne composition. Parfois elle est collante, parfois on cherche à la retenir et malgré les efforts qu'elle impose à l'homme celui-ci s'y accroche. C'est elle qui génère du sentiment d'appartenance, donc du territoire. C'est par elle souvent que passent les premières impressions d'identité. Elle laisse sa trace partout : dans la couleur des arbres, dans l'habitat des hommes, dans les produits qu'ils consomment, parfois sur leurs visages. Comme eux la terre peut-être épuisée, riche, fine, lourde, et de toutes les couleurs.

C'est pourquoi la terre, objet de mythes et d'élans, est parfois même personnifiée. On peut l'imaginer comme le cerveau de la planète, un espace finalement peu important au regard de la masse totale mais siège de la vie, de ses expressions et dont, finalement, on n'exploite qu'une infime partie des potentialités, et souvent très mal. Comme Kôichi Kurita, les hommes ont à apprendre de la terre d'abord par le regard, puis par le cheminement, deux formes douces d'appropriation, qui font prendre conscience de la diversité et de l'extrême subtilité des nuances, peut-être aussi des promesses et des potentialités enfouies qu'il faudra faire éclore demain. ■

Samuel Arlaud est maître de conférences de géographie à l'Université de Poitiers. Il a codirigé *Rural-Urbain, nouveaux liens, nouvelles frontières* (PUR, 2005). «L'agriculture, le marché et le paysage», entretien dans *L'Actualité* n° 69 (spécial Paysages, été 2005).

Actu75.pmd 37 10/01/2007, 10:07

«L'artisan transforme la matière en objet, l'artiste y insuffle une charge émotive»

Entretien **Jean-Luc Terradillos** Photos **Marc Deneyer**

François Peyrat
Beauté de l'imperfection

Bol, terre ramassée dans la nature, cuisson émail-enfumage 1 150 °C, H 8,5 cm Ø 12 cm, 2006.

De 1968 à 1970, François Peyrat est étudiant en électrotechnique à l'IUT de Poitiers. Il y suit les cours de Jean Aubin, professeur d'arts plastiques qui deviendra son «maître». C'est avec lui qu'il entend parler pour la première fois de Raku. A cette époque, on ne sait pratiquement rien en France de cette céramique liée à l'esthétique de l'art du thé au Japon définie par Sen Rikyû et mise en forme par Chôjirô à la fin du XVIe siècle.

La philosophie qui sous-tend la pratique du Raku produit une esthétique pouvant paraître très étrange aux yeux des Occidentaux. La beauté brute et asymétrique d'un objet Raku se juge à son degré d'inachevé, de «naturel»…

Jean Aubin fut l'un des premiers créateurs de Raku en France. Dans l'immédiat après-guerre, il était instituteur à Morthemer, dans la Vienne, et il réalisa quelques pièces avec ses élèves dans un four creusé à même la terre du jardin de l'école. (Aujourd'hui Jean Aubin se souvient qu'il avait trouvé des informations sur le Raku dans une feuille ronéotée et diffusée par un facteur du nord des Deux-Sèvres – ce qui perturbe l'histoire «officielle» de l'introduction du Raku en France.)

Dans les années 1970, François Peyrat s'initie au Raku avec un ami. «Chez lui, j'ai vu une sorte de petite tasse informe et j'ai su immédiatement que c'était ça que je voulais faire. Il n'y avait pas encore de livres sur le Raku. Il fallait tout inventer : les fours, les outils, les émaux. Tous les problèmes techniques posés par la cuisson me stimulaient. J'étais fasciné par le feu. Petit à petit, j'ai réussi à construire des fours qui fonctionnaient bien.»

En effet, le Raku exige une «science» de la combustion puisque, au cours de leur élaboration, les pièces doivent résister à de violents chocs thermiques (jusqu'à 1 300° C). Compétences qui sont maintenant sollicitées par des scientifiques du CNRS et du CEA : François Peyrat collabore à des recherches sur les bas fourneaux à ventilation naturelle dans le cadre de reconstitutions en archéologie expérimentale. Chaque été, il travaille notamment avec Florian Téreygeol aux mines d'argent des rois francs à Melle.

L'Actualité. – Comment choisissez-vous la terre ?

François Peyrat. – Si je prends une terre raffinée, facile à tourner, je vais faire un objet propre, fonctionnel, mais sans âme pour moi. Peut-être parce que mes mains ne s'y sont pas assez heurtées. Si je prends une terre qui me résiste – même après trente ans de pratique –, cela va créer des aléas et de l'exploitation de ces aléas surgiront des trouvailles. Ce qui exige d'accepter ce qui vient mais de se montrer très sévère dans la sélection. Il n'y a pas de mot entre *aléatoire* et *contrôlé* qui signifierait, selon l'expression de Jean Aubin,

Actu75.pmd 38 10/01/2007, 10:07

que le geste soit «chargé mais libre». Difficile d'y parvenir. En fait ce n'est pas moi qui commande c'est elle : la terre n'est pas un objet, elle est un sujet.
La terre n'est pas un matériau, c'est un élément dont on ne peut pas faire tout ce que l'on veut. Par exemple, la terre refuse le plat, elle veut du rond. En cela, j'essaie de raconter la terre, de faire des choses qui expriment ce qu'est cet élément.
Je choisis la terre chez un fournisseur en fonction des pièces que je souhaite réaliser mais, partout où je passe, je ramasse de la terre et fais des bols avec.
Il y a quelque temps, je suis allé à Bussière-Boffy pour des recherches généalogiques sur mes ascendants paternels. Au-dessus du village, près de la chapelle, il y avait un terrain frais labouré. J'ai pris une dizaine de kilos de cette terre argileuse et, de retour chez moi, j'ai fait trois bols Raku. La dernière fois que je suis retourné au village, il y avait un parking à la place du champ et quelqu'un m'a appris qu'avant c'était là le cimetière. J'avais donc fait des bols avec les poussières de mes ancêtres.

Raconter la terre, est-ce aussi vous raconter ?
Il y a chez les artistes une sorte de manque ontologique qui est pour moi le moteur. Quand ce manque est le sujet du travail, je considère cela comme de la thérapie donc je fuis. Plutôt que *m'*exprimer, je cherche à exprimer, c'est-à-dire à quitter l'ego. Dans une société qui, il est vrai, valorise l'ego en art. Mais nos petites névroses ne présentent aucun intérêt.
Exprimer c'est passer du petit h de l'humain au grand H, c'est-à-dire à l'universel.

Quelle différence entre artisan et artiste ?
Au début du XXe siècle, Soetsu Yanagi disait que la laideur était née de la volonté de faire beau. Dans l'artisanat traditionnel, l'artisan ne décide jamais de l'esthétique car celle-ci a été façonnée par des générations et des générations mais pas par quelqu'un en particulier. Dans ses notes – publiées après sa mort sous le titre *Artisan et Inconnu. La beauté dans l'esthétique japonaise* –, Yanagi affirme que l'objet traditionnel peut être maladroit mais jamais laid. Après la mort de la tradition due à l'industrialisation, l'artisan doit non seulement fabriquer l'objet mais aussi décider de son esthétique.
Aujourd'hui, le problème est justement que l'artisan doit être aussi l'artiste. Or tout le monde n'est pas artiste. L'artisan transforme la matière en objet, l'artiste y insuffle une charge émotive. Cela n'a rien à voir avec l'adresse.
La perfection peut être sécrétée par le chaos.
Le bol Raku doit être comme s'il avait été trouvé dans la nature. ■

Bol, terre chamottée, cuisson émail-enfumage 1 050 °C, H 10 cm Ø 12 cm, 2006.

Vase, terre chamottée, cuisson émail-enfumage 1 050 °C, H 24 cm Ø 14 cm, 2006.

EXPOSITIONS
Jusqu'au 28 janvier 2007 à Poitiers, François Peyrat expose bols, coupes, jarres à la galerie Louise-Michel (05 49 54 86 35, scénographie Jean-Pierre Uhlen), des menhirs, grandes jarres, vases, coupes et galets au musée Rupert-de-Chièvres (05 49 41 42 21). Publication d'un livret de cartes postales avec un texte de Claude Margat.

Actu75.pmd 39 10/01/2007, 10:08

Le récit par Eric Brothé du destin exceptionnel de l'amiral rochelais Victor-Guy Duperré (1775-1846) offre une plongée dans l'histoire maritime, sociale et politique de la France dans une période charnière, entre l'Ancien Régime et la seconde Restauration

Par **Mireille Tabare**

Victor-Guy Duperré
Un héros moderne

A l'heure où La Rochelle célèbre le 160e anniversaire de la disparition du plus emblématique de ses marins, un livre paraît, consacré à Victor-Guy Duperré. *«Le personnage m'a toujours fasciné pour ses exploits maritimes et militaires et pour sa carrière exemplaire*, explique l'auteur, Eric Brothé, officier spécialisé dans la Marine à Brest. *Sorti du rang, il a gagné ses galons à l'épreuve du feu, pour parvenir jusqu'au poste suprême de ministre de la Marine. Et sa devise – "Mousse, capitaine, amiral" – est toujours présente dans les esprits, à La Rochelle comme dans la Marine.»* Eric Brothé est lui-même rochelais d'origine. Comme Duperré, c'est en tant que simple matelot qu'il est entré dans la Marine.

Il n'existait jusqu'à ce jour qu'une seule biographie de Victor-Guy Duperré, publiée en 1848 et basée essentiellement sur ses propres écrits, donc d'une objectivité limitée. Le présent ouvrage va bien au-delà d'une simple biographie. Ecrit dans un style fluide, agrémenté d'images et de récits d'époque, il apporte un éclairage historique nouveau sur la personnalité et l'itinéraire du grand marin. *«Je me suis attaché à rechercher l'homme derrière l'uniforme, à prendre en compte le personnage dans sa globalité, à resituer chaque événement de sa vie dans son contexte maritime, matériel et humain. Pour cela, j'ai mené un véritable travail d'investigation scientifique pour rassembler un maximum d'informations, de documents et de témoignages – des pour et des contre – afin de restituer l'image la plus fidèle de la réalité, et présenter toutes les facettes du personnage.»*

Un personnage au parcours riche en faits d'armes, mais aussi en opportunités, en relations, en rencontres. *«Il y a déjà ce creuset familial privilégié. Victor-Guy est né en 1775 à La Rochelle (au n° 31 de l'actuelle rue Albert Ier), dans une famille aisée, qui compte parmi ses proches des hommes comme Charles Jean Marie Alquier, Pierre Ambroise Choderlos de Laclos – son futur beau-frère – ou Samuel de Missy, cette génération de politiciens rochelais qui ont siégé aux Etats généraux et à la Convention, qui ont marqué l'histoire locale, et certainement contribué à forger la personnalité et le destin du jeune homme. Ainsi, quand la situation familiale se dégrade, suite au décès du père, forçant l'adolescent à interrompre ses études au collège des Oratoriens de Juilly, près de Paris, c'est grâce à l'armateur de Missy qu'il fait ses débuts dans la Marine à 16 ans, et qu'il est engagé comme mousse sur un voilier de commerce, pour une campagne dans l'océan Indien.»* Victor-Guy est d'emblée séduit par le métier, pour lequel il montre de grandes aptitudes dès son premier embarquement.

En 1793, quand la République française déclare la guerre à ses voisins, il n'a d'autre choix que d'embrasser la carrière d'officier de la Marine d'Etat. Il y fait ses premières armes, se retrouve notamment pendant deux ans captif en Angleterre, il se distingue sur tous les océans et acquiert la réputation d'habile marin, de fin stratège et de bon capitaine. Sa carrière suit son cours, sous le regard bienveillant de Laclos, devenu politicien en vue. Marin de l'Empire à partir de 1805, Duperré sert sous les ordres de Jérôme Bonaparte – ancien élève du collège de Juilly – et il est promu capitaine. En 1810, il offre à l'Empereur sa seule grande victoire navale contre les Anglais en remportant la bataille de Grand-Port, dans l'île de France (l'actuelle île Maurice), au cours de laquelle il est gravement blessé. *«Cet exploit marque un tournant dans la carrière de Duperré : il reçoit le titre de baron d'Empire et le grade de contre-amiral. Vingt ans plus tard, à la tête d'une flotte de 700 bâtiments, il dirigera avec succès l'opération de débarquement en Algérie. Il y gagnera la reconnaissance de la Marine et du pouvoir royal, et son bâton d'amiral de*

Eric Brothé : *Victor-Guy Duperré, mousse, capitaine, amiral, 1775-1846*, Le Croît vif, 2006, 464 p., 30 €

L'amiral Duperré par Claude Jacquand, musée d'Orbigny-Bernon, La Rochelle.

Actu75.pmd 40 10/01/2007, 10:08

Thierry Girard

La statue en bronze de Duperré trônant sur le quai éponyme à La Rochelle a été inaugurée le 17 octobre 1869, suite à l'initiative d'un comité ayant motivé une souscription nationale. Cette œuvre a été réalisée par les sculpteurs Pierre Hébert (statue) et Emile Hébert (bas-reliefs), père et fils, Thiébault (fondeur) et Joly (entrepreneur).

France. S'ouvrira alors pour lui une carrière politique et administrative. Nommé pair de France, membre du Conseil de l'Amirauté, il occupera par trois fois le poste de ministre de la Marine, qu'il assumera avec une grande compétence.»

Au fil des pages et des événements, derrière le militaire et le politicien, se dessine le portrait d'un être à la fois volontaire et courageux, intransigeant et proche de ses hommes, rude dans l'action et cultivé dans les salons, fidèle et respectueux dans ses relations, indépendant d'esprit en politique comme en religion. *«Il est ainsi partisan de l'abolition de l'esclavage. Ses opinions libérales, il les a acquises dans le creuset rochelais et familial, au contact d'hommes comme de Missy, enclins à une grande ouverture d'esprit, ou peut-être encore en Angleterre durant sa captivité, ou directement sur le terrain au travers de sa propre expérience des colonies, Antilles et île de France.»* L'auteur nous fait pénétrer également dans l'entourage du personnage, dans son riche réseau de relations – dont quelques grandes figures de la Marine, de la politique, de l'art –, il nous fait revivre l'esprit d'une époque.

Héros rochelais, Victor-Guy Duperré a entretenu toute sa vie des liens étroits avec sa ville natale, qui lui décerna l'épée d'honneur pour sa victorieuse expédition en Algérie, et fit ériger à sa gloire, après sa mort (1846), une statue que l'on peut toujours admirer sur le quai face à la Grosse Horloge. Pourtant, dans la mémoire des Rochelais, le souvenir de Duperré s'est un peu effacé. *«Avec ce livre, je souhaite faire redécouvrir aux habitants tout un pan de leur patrimoine. Car le patrimoine d'un lieu, ce ne sont pas seulement les monuments, mais aussi les hommes qui ont contribué à écrire son histoire.»* ■

Actu75.pmd 42 10/01/2007, 10:08

MARIE-DOMINIQUE MONTEL

Laclos, les liaisons de l'île d'Aix

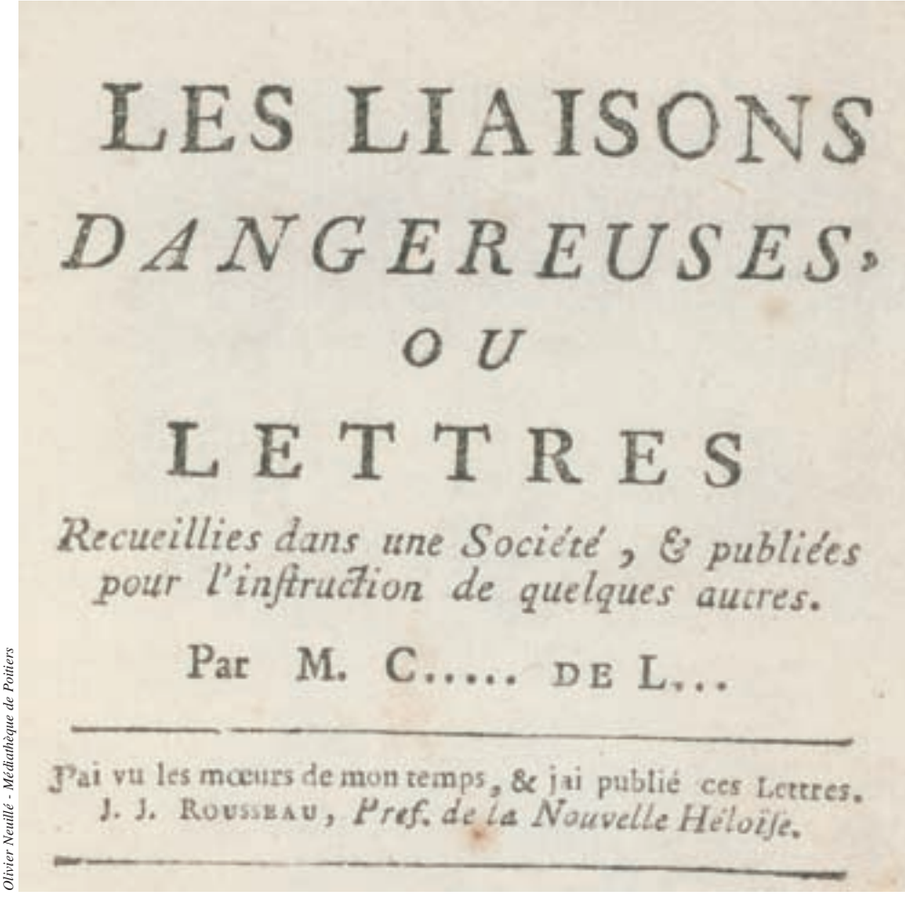
C'est une véritable enquête à laquelle nous convie Marie-Dominique Montel, auteur-réalisateur et nouvelle directrice de l'Académie de Saintonge, avec son documentaire *Laclos, les liaisons de l'île d'Aix*. L'intrigue est posée d'entrée de jeu : où et comment sont nées *Les Liaisons dangereuses*, roman épistolaire de Choderlos de Laclos narrant le duel pervers et libertin de deux aristocrates du XVIIIe siècle ? «A la sortie du livre, même le nom de l'auteur est un mystère. Sur la première page, on peut juste lire M. C. de L. Son identité est vite percée, mais on est si pressé de chercher qui se cache derrière ses personnages scandaleux que l'on oublie de se demander : où, quand, pourquoi, comment ?»

Pour obtenir une réponse à ces questions, Marie-Dominique Montel se lance dans les investigations. De l'île d'Aix à Paris, en passant par Rochefort, Fouras et Amiens (ville natale de Laclos), elle interroge les «témoins», recueille les indices, accumule les découvertes. Historiens, biographes, conservateurs, écrivains, descendants de Choderlos de Laclos… chacun apporte son témoignage accompagné de pièces à conviction. «Tous avaient en leur possession des parcelles d'informations intéressantes, mais qui n'avaient jamais été regroupées !» Dans le film, on découvre donc des documents inédits, cartes anciennes, correspondance et même un opéra écrit avec le chevalier de Saint George, disparu depuis la Révolution. «Cet opéra, *Ernestine*, joué une seule fois, fut un échec cuisant, ce qui a profondément meurtri Laclos. Grâce à la participation de la chanteuse lyrique Caroline Casadesus, nous sommes les premiers depuis Marie-Antoinette à en entendre quelques airs.»

Quant au «lieu du crime», nul doute que ce soit l'île d'Aix où Laclos passe trois ans. Capitaine d'artillerie, il est chargé par le marquis de Montalembert de la construction d'un fort extraordinaire, entièrement en bois, destiné à barrer la route aux Anglais et qui, espère-t-il, fera sa renommée. Mais, point de frégates anglaises à l'horizon, Laclos «se passionne, puis s'ennuie. Il se révolte, il écrit. De sa belle carrière d'officier, il garde le goût des combats et des places fortes que l'on conquiert, qui résistent, se rendent et tombent». Ce sera le vocabulaire des *Liaisons dangereuses*, publié en 1782, quelques mois après son départ de l'île, et considéré aujourd'hui comme un chef-d'œuvre de la littérature française.

L'enquête s'achève, l'énigme est résolue, tout concourt à la même conclusion : *Les Liaisons Dangereuses* ont été écrites, en grande partie si ce n'est en totalité, sur l'île d'Aix. Une satisfaction, teintée d'émotion, pour Marie-Dominique Montel, fortement attachée au pays charentais. Et l'espoir d'une reconnaissance pour Laclos, trop peu présent dans les livres d'histoire et les musées régionaux.

Axelle Partaix


LES LIAISONS
DANGEREUSES,
OU
LETTRES
Recueillies dans une Société, & publiées pour l'instruction de quelques autres.
Par M. C..... DE L...
J'ai vu les mœurs de mon temps, & j'ai publié ces Lettres.
J. J. ROUSSEAU, Pref. de la Nouvelle Héloïse.

Détails de l'édition originale (1782) conservée à la médiathèque de Poitiers.

Olivier Neuillé - Médiathèque de Poitiers

Produit par France 3 Limousin-Poitou-Charentes et VAB Productions, avec le soutien de la Charente-Maritime et de la région Poitou-Charentes, le documentaire a été diffusé le 24 octobre 2006 sur France 3. Il doit être rediffusé dans la région en 2007.

Actu75.pmd 43 10/01/2007, 10:09

SPRI

Shackleton *héros des glaces*

En ouverture de l'année polaire internationale, l'exposition présentée à la Corderie royale de Rochefort jusqu'au 24 juin 2007 met en scène l'épopée de Sir Ernest Shackleton vers le pôle Sud de 1914 à 1917

Par **Mireille Tabare**

«Cherche homme pour voyage incertain, petits gages, froid intense, longs mois de nuit complète, danger permanent, retour incertain. Honneur et reconnaissance en cas de succès.» Ainsi débute l'aventure, par une annonce publiée en 1914 par l'Anglais Shackleton pour recruter une équipe d'hommes hardis et aguerris autour d'un projet fou : tenter la première traversée à pied du continent antarctique – soit près de 3 300 km – en passant par le pôle Sud, depuis la mer de Weddell jusqu'à la mer de Ross. *«En ce début du xxe siècle, la bataille fait rage pour la conquête des pôles, en particulier entre l'Angleterre et la Norvège,* explique Arnaud Dautricourt, commissaire de l'exposition. *Le pôle Sud est atteint pour la première fois en 1911 par le Norvégien Roald Amundsen, puis quelques semaines plus tard par l'Anglais Robert Scott. Ernest Shackleton, officier de réserve de la Royal Navy, issu de la marine marchande, a déjà participé à deux missions d'exploration vers le grand Sud quand il décide de mener à bien son projet de traversée de l'Antarctique.»* En 1914, il réussit à réunir les fonds nécessaires pour affréter deux navires – l'*Endurance* pour traverser la mer de Weddell, l'*Aurora* pour la mer de Ross –, acheter du matériel, des vivres, une soixantaine de chiens de traîneau, et recruter, la plupart par le biais de son annonce, 27 hommes d'équipage. Parmi ceux-ci, des marins, quelques scientifiques et un photographe cinéaste, Frank Hurley.

Partie d'Angleterre fin 1914 à la veille de la Première Guerre mondiale, l'*Endurance* rejoint l'île de la Géorgie du Sud, puis met le cap plein sud. Mais en raison d'un hiver exceptionnellement froid, le navire se retrouve rapidement prisonnier des glaces. Captif d'un courant circulaire, il entame une lente dérive vers le sud. *«Dans l'attente du dégel, la vie s'organise autour de l'*Endurance *: chasse au manchot et au phoque, courses de chiens, football, jeux de société, musique… Mais la glace progressivement mange le navire, obligeant les hommes à organiser leur camp plus loin sur la banquise, après y avoir transporté vivres, matériel, chiens, ainsi que les trois chaloupes de bord. En novembre 1915, l'*Endurance *disparaît, engloutie par*

Conçue et réalisée par le Centre international de la mer, l'exposition *Survivants des glaces* retrace l'épopée de Sir Ernest Shackleton et de ses 27 compagnons, depuis la préparation de l'expédition jusqu'au sauvetage des hommes, en passant par la longue dérive et le naufrage du navire dans le désert de glace. Autour des images de Frank Hurley, de documents et d'ouvrages d'époque, et de quelques pièces rapportées de l'expédition, des installations conçues par des artistes contemporains restituent l'atmosphère particulière de chaque étape de cette fantastique saga des glaces.
05 46 87 01 90
www.corderie-royale.com

Actu75.pmd 44 10/01/2007, 10:09

les glaces. La vie sans le navire devient très difficile. Pour préserver les vivres, on abat les chiens. La survenue progressive du dégel, avec la remontée de la glace vers le nord, rend la situation des hommes encore plus périlleuse.»

En avril 1916, Shackleton décide d'embarquer tout le monde à bord des trois chaloupes et de faire voile vers le nord à la recherche d'une terre ferme. Au bout de huit jours, ils atteignent l'île de l'Eléphant, une montagne glacée et… inhabitée. Shackleton tente alors l'impensable. Il laisse sur place l'essentiel de l'équipe et reprend la mer sur une des chaloupes, le *James Caird*, avec cinq hommes – dont Worsley, le capitaine de l'*Endurance* – au travers des cinquantièmes rugissants pour aller chercher des secours en Géorgie du Sud. Après dix jours de navigation dans des conditions épouvantables, ils échouent sur la côte sud de l'île, dans sa partie inhabitée. Trois des hommes, malades, demeurent sur place, tandis que le chef et deux de ses compagnons entreprennent alors un ultime exploit : la traversée à pied d'une chaîne de montagnes enneigées culminant à 3 000 mètres pour rejoindre au nord de l'île le port baleinier de Stromness. *«Une fois les trois autres hommes sauvés, Ernest Shackleton n'a de cesse que de trouver un navire pour porter secours au reste de l'équipage. Après trois tentatives infructueuses, il réussit enfin, le 30 août 1916, à atteindre l'île de l'Eléphant. Quatre mois se sont écoulés depuis son départ. En accostant, il découvre avec bonheur que les 22 hommes sont sains et saufs.»*

Si cette expédition est entrée rapidement dans la légende des grandes aventures humaines, c'est d'abord grâce aux images exceptionnelles, photographies et films, rapportées par Frank Hurley, restituant les moments forts – comme la lente agonie du navire –, le quotidien des hommes, perdus sur la glace dans le gel et le blizzard, et les paysages fascinants du grand sud. Le film *South*, réalisé à partir de ces clichés, fut édité en Angleterre dès 1919, et en 1920 en version française. *«Le retentissement et l'issue heureuse de cette périlleuse expédition tiennent aussi, pour grande part, à la personnalité hors du commun de son leader. C'est un homme courageux, volontaire, qui prend toujours d'instinct la bonne décision au bon moment. Doté d'un fort charisme et d'un optimisme à toutes épreuves, il réussit à maintenir, dans les pires épreuves, le moral et la bonne entente au sein du groupe, et agit toujours, en priorité, pour la sauvegarde de ses hommes. Encore aujourd'hui, Shackleton continue d'incarner la figure idéale de l'aventure et de l'héroïsme.»* ■

Photographies de Frank Hurley : portrait de Sir Ernest Shackleton (1874-1922) et l'*Endurance*.

Scott Polar Research Institute

Actu75.pmd 45 10/01/2007, 10:09

Shampoings, brushings, colorations, permanentes sont des expériences chimiques du quotidien. Explications

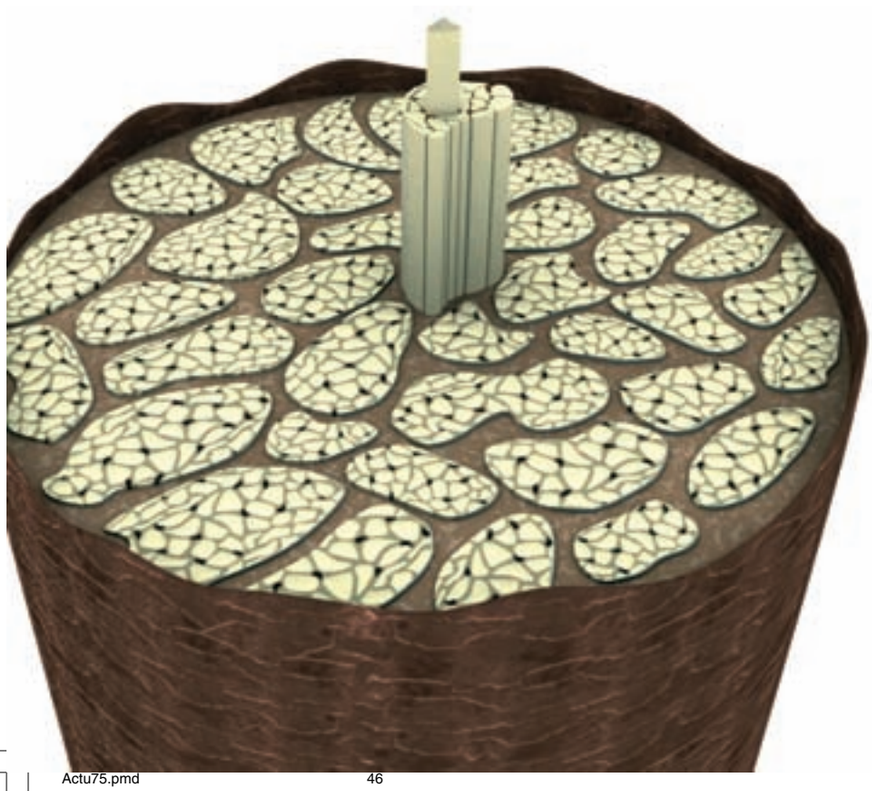
Par **Coralie Deport** Dessins **Emmanuel Audis**

De la chimie pour les cheveux

Les cheveux ont l'air bien vivant, ils subissent nos humeurs, les tensions extérieures, et pourtant la partie visible, la tige, est biologiquement morte ! C'est sous l'épiderme, dans la racine, que le cheveu se fabrique au prix de réactions chimiques et biologiques complexes et incessantes, enclenchées dès la vie embryonnaire.

Le cheveu contient de l'eau, des lipides, des traces d'éléments minéraux, de la mélanine, pigment responsable de la couleur, mais son constituant principal est une protéine : la kératine.

Il est constitué d'une partie centrale, la moelle, enveloppée du cortex très kératinisé, et enfin de la cuticule. Cette dernière est particulièrement résistante aux agressions et joue un rôle protecteur, elle est formée d'écailles de kératine imbriquées les unes dans les autres comme les tuiles d'un toit.



Structure d'un cheveu : le cortex formé d'une multitude d'hélices, et entouré de la cuticule.

La solidité du cheveu s'explique par la structure du cortex. Comme un cordage, quatre chaînes de kératine s'enroulent pour former une hélice. Une multitude de ces hélices sont présentes au sein du cheveu. Les liaisons entre les atomes des chaînes de kératine assurent la cohésion de cet ensemble. Ces liaisons sont dites faibles quand elles mettent en jeu les atomes d'hydrogène (liaisons hydrogène) et dites solides quand elles relient deux atomes de soufre (ponts disulfures). Une fois construit, le cheveu ne reçoit plus aucune aide de la racine qui l'a créé. Par conséquent, seule sa conception particulière et l'apport extérieur de soins cosmétiques lui permettent de résister aux innombrables agressions qu'il subit.

LE SHAMPOING : PREMIER SOIN APPORTÉ AUX CHEVEUX

Toute une panoplie existe et leur formule diffère selon les fabricants et l'application souhaitée : cheveux secs, colorés, anti-pelliculaires… Malgré tout la fonction première du shampoing reste le lavage des cheveux, lors duquel les salissures souvent d'origine organique (pellicules, sébum…) et insolubles dans l'eau sont enlevées. Les premiers shampoings, à la fin du XIXe siècle, étaient à base de savon noir et de cristaux de soude. Actuellement, ils peuvent contenir jusqu'à 30 ingrédients : agents lavant, épaississant, colorant, conservateurs… L'agent lavant est constitué de deux parties : une hydrophobe miscible en milieu organique, et une hydrophile soluble dans l'eau. Lors de l'action du shampoing, ces deux parties se mettent en solution dans le milieu qui leur convient en se plaçant à l'interface de l'eau et de la phase organique composée des éléments à éliminer. Comme il agit sur la tension de cette interface, l'agent lavant est appelé tensio-actif. Ainsi, il forme avec les salissures une émulsion et il y a dispersion de ces corps gras dans

l'eau. Les autres agents peuvent régulariser d'éventuelles perturbations du cuir chevelu ou simplement embellir la chevelure. Par exemple, dans la plupart des compositions, des agents regraissants sont présents pour diminuer l'effet dégraissant du lavage, ce qui semble paradoxal !

Certains shampoings apportent des éléments bien spécifiques, par exemple des céramides. Pourquoi ? Le céramide est un lipide, il assure la cohésion des cellules à l'intérieur du cheveu et il permet de préserver l'imperméabilité de celui-ci. N'étant pas régénéré par la racine, ce lipide s'altère car il subit des agressions comme le soleil ou la pollution. Les chercheurs ont donc mis au point des céramides de synthèse dont l'apport par les shampoings permet de restaurer le cheveu endommagé aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur.

BRUSHING, PERMANENTE : UN JEU DE CONSTRUCTION

Pour donner une forme particulière au cheveu, il faut agir sur les liaisons hydrogène ou sur les ponts disulfures qui relient les chaînes de kératine.

Dans le cas du brushing, seules les liaisons hydrogène sont touchées, elles sont brisées par l'eau lors du shampoing. Puis, elles se reforment sous l'action du séchage selon le nouvel emplacement des chaînes de kératine obtenu par le brossage. Une forme provisoire est ainsi donnée à la chevelure puisque l'eau suffit à détruire cette coiffure. Pour faire une permanente, il faut rompre les ponts disulfures par une solution alcaline. Ensuite, ils sont reconstitués par application d'eau oxygénée, à l'endroit où les bigoudis ont frisé le cheveu. Selon le même procédé, il est également possible de raidir une chevelure trop bouclée.

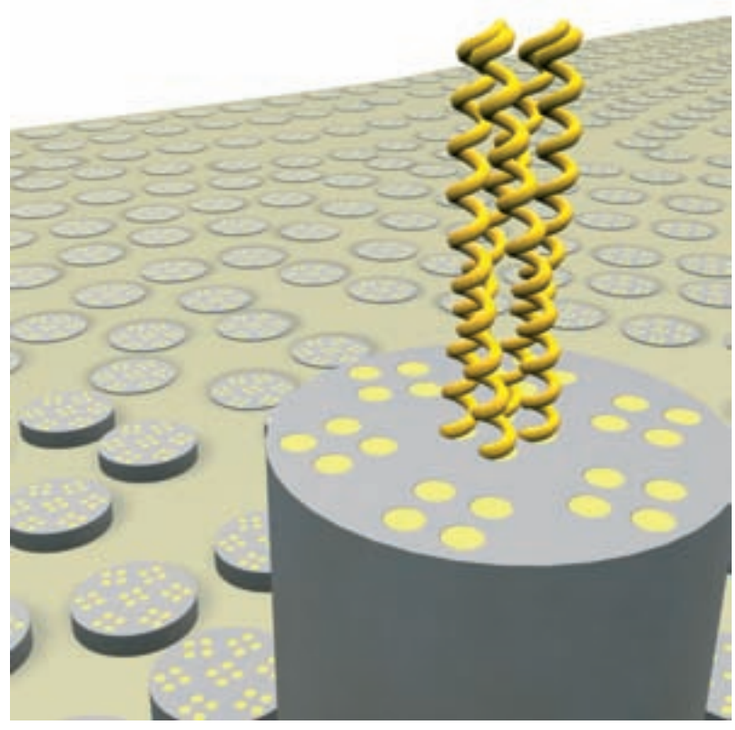
DE L'INCOLORE À LA COULEUR

La mélanine responsable de la couleur naturelle ne représente que 1 % de la composition du cheveu. Elle est présente sous deux formes : l'eumélanine, plutôt sombre, la phaeomélanine, plutôt claire, qui permettent d'obtenir toutes les nuances de couleurs : blondes, brunes ou rousses.

Pour les colorations durables, l'ammoniaque est utilisée pour ouvrir les écailles de la cuticule afin de faciliter la pénétration du mélange d'oxydants et de colorants dans le cheveu. Les produits utilisés sont au départ faiblement colorés ou incolores, ils ne font apparaître les couleurs que sous l'action de l'oxygène. Dans un premier temps, ils décolorent le cheveu en éliminant partiellement ou totalement les mélanines naturelles puis ils les recolorent selon la teinte désirée. Cependant il est important de noter que les produits oxydants ne sont pas sélectifs, ils peuvent également toucher les protéines et changer irréversiblement la nature du cheveu !

Le cheveu si simple en apparence est au cœur de recherches scientifiques et technologiques de très haut niveau. Ainsi, les laboratoires mettent au point les produits cosmétiques nécessaires à la beauté de la chevelure. Les shampoings sont les produits phares de ces cosmétiques : la fréquence moyenne de lavage en Europe étant de trois fois par semaine. Ce qui montre l'importance économique mise en jeu et l'intérêt des industriels pour le cheveu. ■

Quatre chaînes de kératine forment une hélice.



QUELQUES CHIFFRES

50 à 100 micromètres, c'est le diamètre d'un cheveu.
1 cm par mois, c'est la vitesse à laquelle le cheveu pousse.
50 à 100, c'est le nombre de cheveux que nous perdons naturellement chaque jour.
250, c'est le nombre de cheveux par cm² de cuir chevelu.
120 000 à 150 000, c'est le nombre de cheveux qui composent une chevelure.
6 m², c'est la surface totale que couvre une chevelure de 20 cm.
5 à 200 g, c'est le poids d'une chevelure.
100 g, c'est la masse que peut supporter un seul cheveu. Si le cuir chevelu était assez résistant, une chevelure entière pourrait supporter 12 tonnes.

EXPOSITION

L'Espace Mendès France propose «Parfums de chimie», manifestation organisée du 23 janvier au 25 mars 2007, pour découvrir la science des parfums, à travers 5 thèmes : «Parfums d'Egypte ou la découverte des parfums», «Parfums de lavande : histoire et techniques de la distillation», «De la fleur au cerveau», «De la chimie jusqu'au bout des cheveux» et «Du parfum miniature».
Ces expositions sont complétées par trois conférences :
«Les parfumeurs et la fabrication des pommades au XVIIIe siècle», le 30 janvier à 18h30, par Catherine Lanoë, maître de conférences de l'Université d'Orléans.
«La parfumerie, un mélange d'art et de technique», le 7 février à 20h30, par Cédric Geffroy, directeur de technologie Europe, Givaudan Fragances.
«Cosmétiques et parfums : hier, aujourd'hui et demain», le 14 février à 20h30, par Armand Lattes, professeur de l'Université Paul-Sabatier de Toulouse, président de la Société française de chimie.

Actu75.pmd 47 10/01/2007, 10:10

Alerte rouge pour le sonneur à ventre jaune

Minuscule crapaud de 5 cm de long, le sonneur à ventre jaune, *Bombina variegata*, se caractérise par sa pupille en forme de cœur. Le jaune vif de sa face ventrale est un message d'alerte : sa peau sécrète des substances sternutatoires et des molécules aussi toxiques que le venin de vipère ! Elle libère aussi des bactéricides qui lui permettent de vivre dans des eaux relativement polluées. Il se reproduit d'avril à août dans des réseaux de petits plans d'eau peu profonds, temporaires, où la végétation aquatique est rare. L'inventaire réalisé en 2002 par l'association Poitou-Charentes Nature démontre que le sonneur est l'une des espèces d'amphibiens les plus menacées de la région. Des 54 stations à sonneurs répertoriées depuis 1860, 22 seulement sont encore habitées et 5 sont nouvelles. Il reste 23 stations en Charente, 3 dans la Vienne, une dans les Deux-Sèvres et plus aucune en Charente-Maritime. Devant ces chiffres alarmants l'association a vu l'urgence de mettre en place un plan d'action régional de sauvegarde pour le sonneur.

L'homme a causé la perte de 40 % des stations désertées par le crapaud en détruisant ses habitats mais, contre toute attente, il n'y a eu aucune intervention humaine sur les 60 % restants. Certains chercheurs, constatant la disparition générale du sonneur des régions côtières, tendent à incriminer le réchauffement climatique. Il est donc inutile de réintroduire le sonneur dans ces habitats vacants avant de connaître la véritable raison de cette régression

En revanche le plan de sauvegarde tient à préserver au mieux les fragiles populations de sonneurs de la région. Ainsi, sur le terrain de manœuvres d'Avon où subsiste la dernière station à sonneurs des Deux-Sèvres, les militaires participent activement à sa protection. Le discret amphibien s'était établi sur le parking accidenté et riche en ornières du terrain militaire. En 2003, quand les autorités décident de remblayer le parking, le Conservatoire régional de l'espace naturel (Cren) et Deux-Sèvres Nature Environnement proposent aux militaires de creuser près du parking, pendant l'hivernation des crapauds, des ornières juste assez inondées pour être temporaires. Chose dite, chose faite : au printemps suivant le parking était neuf et les ornières habitées. «Il y a vraiment une démarche volontariste de l'armée. Lors de la sécheresse 2003, alors que les animaux étaient en pleine période de reproduction, les militaires ont pris l'initiative de réalimenter régulièrement les ornières. La reproduction a ainsi pu être menée à terme. Nous sommes en négociation pour que le sonneur à ventre jaune devienne la mascotte de l'Ecole nationale des sous-officiers de Saint-Maixent», s'enthousiasme Nicolas Cotrel, coordinateur départemental «amphibiens» à Deux-Sèvres Nature Environnement.

La sauvegarde de cette espèce dépend de la volonté et de l'initiative de tous. Poitou-Charentes Nature et les organismes partenaires mettent tout en œuvre pour y parvenir : le Cren doit acquérir 2 stations (il en gère déjà 3) et sensibiliser le grand public en 2007. Et 5 stations seront incluses dans des sites Natura 2000 par l'Europe…

Malgré la difficulté à financer ce genre d'action, l'énergie que dépensent ses acteurs semble porter ses fruits : «Nous ne devrions avoir à donner ni raison ni argument – économique – pour protéger notre patrimoine naturel. Nous avons besoin que les gens s'investissent, viennent à la rencontre d'associations comme la nôtre. Il est encore temps d'agir !» insiste Jean-Marc Thirion, coordinateur «amphibiens-reptiles» à Poitou-Charentes Nature. Nous avons encore toutes les cartes en main pour que le sonneur à ventre jaune n'ait jamais à sonner le glas.

Marie-Camille Madrange

Poitou-Charentes Nature 05 49 88 99 23
www.poitou-charentes-nature.asso.fr

Deux-Sèvres Nature Environnement
05 49 73 37 36 www.dsne.org

A. Portheault

LES AVATARS DE ZARAFA

Olivier Lebleu s'est pris de passion pour la célèbre girafe naturalisée du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle. Une histoire rocambolesque et très bien documentée, sous-titrée *Chronique du girafomania : 1826-1845*. Ed Arléa, 208 p., 45 €

Actu75.pmd 48 10/01/2007, 10:10

MUSÉE DES TUMULUS DE BOUGON

Gilles Tosello illustrateur depuis 950 000 ans

C'est un regard sur le passé, un cours d'histoire en images que l'artiste Gilles Tosello propose dans l'exposition Préhisto'Art. Auteur d'une thèse sur l'art mobilier et préhistorien, il a parfaitement su allier ses deux passions – la préhistoire et l'illustration – et les mettre au service de la recherche. Travaillant étroitement avec les archéologues, suivant leurs études et découvertes, il reconstitue avec une grande rigueur scientifique des scènes de la vie préhistorique : scènes de chasse, de sépulture, de construction, etc. «Voici enfin un illustrateur qui ne caricature pas la préhistoire, explique Elaine Lacroix, conservateur du musée des Tumulus de Bougon, Gilles Tosello en donne une vision moderne et juste.» Il tient cependant à conserver ce qu'il appelle la part de rêve : «Aussi contraignant que soit le cadre scientifique, j'ai tenté d'ajouter une touche personnelle imaginaire, essentielle à mes yeux pour faire revivre les visages, les gestes, les paysages disparus. Coup de chance pour moi l'archéologie n'est pas une science exacte, il y a des sentiers d'évasion qui laissent quelque place à la rêverie, si minime soit-elle.»

L'exposition est organisée autour de quatre grandes périodes : les Paléolithiques ancien et moyen (de 2,6 millions d'années à 35 000 ans), le Paléolithique supérieur (35 000 ans à 9 000 ans), le Mésolithique et Néolithique (9 000 ans à 4 500 ans) et les âges du bronze et du fer (4 500 ans au Ier siècle av. J.-C.). Soucieux de respecter la rigueur scientifique, Gilles Tosello ne perd pas pour autant le sens de l'humour et n'hésite pas à présenter quelques illustrations «préhisto-comiques». Cette exposition conçue au musée Quentovic d'Etaples-sur-mer (Pas-de-Calais) a été scénographiée par le musée de Bougon et enrichie d'objets provenant de différents musées français (outils lithiques, parures et cuirasse de l'âge du bronze…), et d'une formidable reconstitution de l'ours des cavernes. Ces objets font écho aux 150 œuvres de l'artiste réalisées avec des techniques picturales diverses (crayon, aquarelle, acrylique…) sur des supports de toute dimension allant de la miniature à la très grande fresque sur bois.

M.-C. M.

Exposition jusqu'au 1er avril 2007
05 49 05 12 13
www.deux-sevres.com/musee-bougon

Patrimoine archéologique fluvial

Dans le cadre du programme européen Culture 2000, trois pays, la Hongrie, la Slovénie et la France, ont présenté un projet concernant le patrimoine conservé dans les lits des rivières. Leurs objectifs étaient d'échanger des méthodes de recherche et de sauvegarde au cours de campagnes de fouilles communes dans le Danube, la Ljubljanica et la Charente.

A l'issue de ces travaux, le Service régional de l'archéologie du Poitou-Charentes et le Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines (Université de Bourgogne - CNRS - Ministère de la Culture) ont réalisé une exposition itinérante retraçant les fouilles dans les trois pays et présentant les découvertes importantes faites dans la Charente, près de Taillebourg.

Les éléments trouvés sur ce site (du VIIe siècle à l'époque moderne) permettent de nouvelles interprétations historiques importantes pour notre région. En effet, certains objets d'origine scandinave attesteraient la présence à Taillebourg d'une base viking servant à mener des attaques en Charente et en Gironde au milieu du IXe siècle.

«Archéologie : le patrimoine fluvial européen», du 18 janvier au 14 mai au musée de Royan. 05 46 38 85 96

PRIX CORDERIE ROYALE HERMIONE

Le prix a été décerné à *La Mer pour mémoire* de Michel L'Hour et Elisabeth Veyrat (Somogy-Buhez), ouvrage retraçant vingt-cinq ans d'archéologie sous-marine dans l'Atlantique. Dans la catégorie audiovisuelle, le prix revient à *Paul Watson, l'œil du cachalot* de Bruno Weil et Natacha Calestrémé (Mona Lisa productions), film qui retrace la vie du fondateur de Greenpeace.

Actu75.pmd 49 10/01/2007, 12:39

Histoire des sciences, des techniques et des sciences de l'homme

Le pôle d'histoire des sciences de l'Espace Mendès France organise des séminaires et conférences en partenariat avec l'Université de Poitiers. Voici les rendez-vous du trimestre. Contact anne.bonnefoy@pictascience.org

ANTIQUITÉ

En partenariat avec le laboratoire Hellénisation et romanisation dans le monde antique (Herma), EA 381, CNRS Université de Poitiers.

Le verre dans l'Egypte gréco-romaine : production de verre brut et artisanat de luxe, le 13 mars à 18h30, par Marie-Dominique Nenna, chargée de recherche CNRS, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Lyon.

Gravure de la *Cosmographie universelle* d'André Thevet, 1575.

Olivier Neuillé - Médiathèque de Poitiers

MOYEN AGE

En partenariat avec le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de l'Université de Poitiers, UMR 6223 CNRS.

L'écriture de la science en langue vulgaire, le 11 janvier à 18h30, par Joëlle Ducos, professeur de langue médiévale, Paris IV-Sorbonne.

Les emprunts du vocabulaire scientifique à la langue arabe durant le Moyen Age, le 8 février à 18h30, par Françoise Quinsat, chargée de recherche, Lacito, CNRS.

Une approche culturelle des mathématiques de la Chine ancienne, le 22 février à 18h30, par Karine Chemla, directeur de recherche au CNRS, REHSEIS, Université Paris VII.

JALONS POUR UNE HISTOIRE DES SCIENCES DE L'HOMME

En partenariat avec l'Ecole doctorale sciences humaines, économiques et sociales de l'Université de Poitiers et la Société française pour l'histoire des sciences de l'homme.

Les enjeux politiques et sociaux de la science de l'homme autour de 1800, le 16 janvier à 18h30, par Jean-Luc Chappey, maître de conférences en histoire, Paris I, Institut d'histoire de la Révolution Française.

L'idée de point de vue sociologique : la philosophie des sciences comme sociologie des sciences chez A. Comte, le 6 février à 18h30, par Michel Bourdeau, CNRS et Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques (Paris-I, CNRS, ENS).

Les métamorphoses de l'hystérique (fin XVIIIe- début XXe), le 13 février 2007 à 18h30, par Nicole Edelman, maître de conférences en histoire contemporaine, Université Paris X-Nanterre.

La préhistoire des chambres de merveilles : de l'Egypte ancienne à la Mésopotamie, l'Iran et à la Chine, le 14 février à 18h30, par Alain Schnapp, professeur d'archéologie grecque, Université de Paris I.

CABINETS DE CURIOSITÉS

En partenariat avec l'UFR lettres et langues de l'Université de Poitiers.

De Gesner à Buffon : l'animal dans tous ses états : une question de représentation. Le 1er février de 9h30 à 17h30, journée d'études organisée en partenariat avec le laboratoire Forell, sous la présidence de Jean Céard. Avec la participation de Candice Delisle, Thierry Hoquet, Pierre Martin, Nicole Masson, Sylvène Renoud, etc.

DÉVELOPPEMENT DURABLE

Les actes des journées d'études organisées en 2004 et 2005 par l'Espace Mendès France sont publiés sous la direction de Patrick Matagne, préfacés par Sylvain Allemand : *Les effets du développement durable. Gouvernance, agriculture et consommation, entreprise, éducation*, L'Harmattan, 300 p., 25,50 €

bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé

- ❑ **Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 22 € (étranger 35 €)**
- ❑ **Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 40 € (étranger 55 €)**
- ❑ **Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité**

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ **Prénom** _____

Adresse _____

Code postal _____ **Ville** _____

Parfums
de chimie
du 24 janvier au 25 mars 2007
ESPACE
MENDES
FRANCE
EXPOSITION - CONFÉRENCES
ANIMATIONS - POITIERS
www.maison-des-sciences.org